

133134
LES
A VANTURES
D V
PHILOSOPHE
I N C O N N U.
en la recherche & en l'inuen-
tion de la Pierre Philosophale.

*DIVISEES EN QUATRE
Liures.*

AV DERNIER DESQUELS
il est parlé si clairement de la
façon de la faire, que jamais on
n'en a parlé avec tant de can-
deur.

SECONDE EDITION.

—

A P A R I S,

Chez I A C Q U E S D E L A I Z E - D E - B R E S C H E,
rue S. Jacques, devant S. Benoist,
à l'Image saint Ioseph.

M. DC. LXXIV.





L'IMPRIMEUR AV LECTEUR.



MY Lecteur, ce petit Livre m'étant heureusement tombé entre les mains, lors que ie n'esperois plus de le trouver, après en avoir fait & fait faire vne recherche des plus exacte; j'ay crû estre obligé de le rendre plus public en le remettant sur la Presse tout de nouveau.

La premiere fois que son Auteur luy fit voir le iour il fut si bien receu, qu'il fut austost enleué qu'imprimé, & depuis il s'est trouué si rare, par le peu de communication que

L'IMPRIMEUR

ceux qui le possedoient en vouloient faire, que celuy mesme qui l'auoit enfanté ne le pouuoit posseder, n'en ayant seu. retenir vne seule copie, tant il estoit estimé: Eten effet, en ayant trouué vn par vn grand hazard & l'ayant leu i'ay reconnu que dans sa briéueté il comprenoit beaucoup de choses touchant les matieres dont il traite, & qu'il pouuoit seruir à desfabuser ces pauvres Souffleurs & Alchimistes qui font aller tout leur bien en fumée, pourueu qu'ils ne fussent point des plus opiniastres.

Pour le style, vous le trouuez vn peu negligé, ce qui témoigne la precipitation de son Autheur; mais il a neantmoins de la gentillesse & de la gayeré

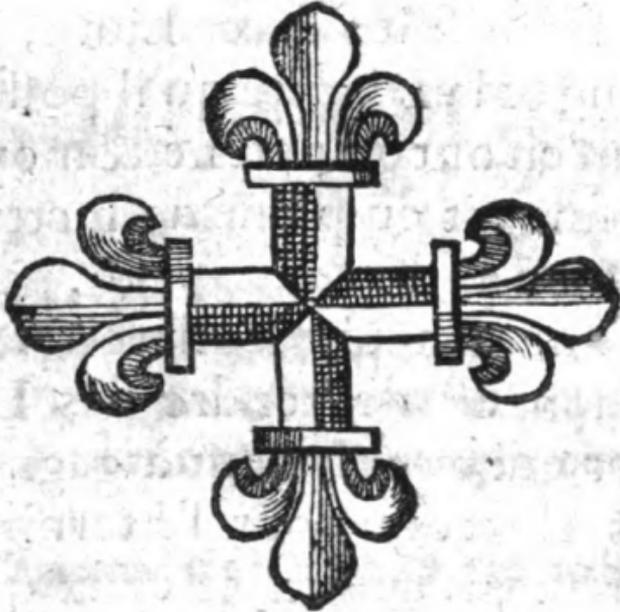
AV LECTEUR.

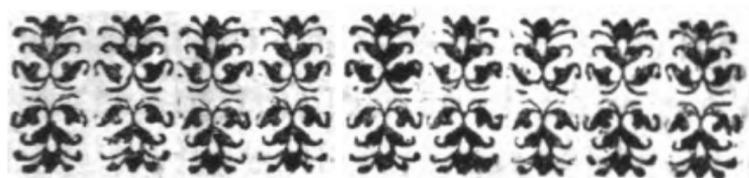
dans son inuention. Et quand à la substance, certainement i'ose me promettre qu'il aura vostre approbation, & qu'il vous diuertira quelques heures agreablement.

Ne vous estonnez pas si le nom de celuy qui l'a mis au iour le premier ne paroist point au frontispice de ce Liure; le Rang & la Dignité qu'il possède m'en ont empesché; & moy-mesme ait eu peine de mettre le mien au bas de la page, parce que ma particuliere Profession est de vendre des Liures qui apprennent à gagner des thresors pour l'Eternité, & peu ou point de ceux qui enseigne la façon de deuenir Riche sur la terre comme celuy-cy: Si vous ne trouuez point de Table ny des Matie-

L'IMPRIM. AV LECTEUR.

res ny des Chapitres en ce Li-
ure , c'est que les Argumens
qui sont au commencement de
chacun en exprime tout le su-
jet. A Dieu.





AV

PHILOSOPHE
INCONNV.

O D E.



PHILOSOPHE my-
sterieux,

Sage guide des Curieux,

Interprete de la Nature,

Aggrée que la passion

Que j'ay de ton affection

Accompagne ton aduantage.

Non pas que j'ose presumer

De si bien dire, que d'aimer;

Ma veine ne peut point suffire

Pour donner des Vers meritez

Aux releuantes qualitez,

De cet Ouurage que l'admire.

à iij

Il est vray que sur tes escrits
Vn monde de petits Esprits
Feront des censures diuerses;
Et ce que tu prouue le mieux
Ne paroistra deuant leurs yeux
Qu'vn argument des controuerses.

* *
*

Mais leurs desseins se confon-
dront,
Quand les plus Sçauans te ren-
dront,
Mille respectueux hommages?
Et jugeront que tes labeurs
Ont la preference des leurs
Comme de leurs seules images.

* *
*

Ils verront les succez heureux
De tes chemins auantureux
Dignes de loüanges plus hautes;
Que celles dont l'Antiquité
Consacre à l'Immortalité
Le plus riche des Argonautes.

Ils approuveront ton ardeur,
Et les effets de ta candeur ;
Ton ardeur à toujours apprendre
Et faire accroistre ton ſçauoir,
Ta candeur à ne rien auoir
Que pour le donner & répandre.

* *
*

Ainsi tes diuertiffemens
Deuiendront leurs rauiffemens,
Et ton inuention ſubtile,
Les forcera de ſoutenir
Que ton Liure ſçait contenir
Le delectable avec l'utile.

* *
*

Que d'un œil perçant tu connois,
Les periodes & les Lois
De la Nature plus cachée;
Et que nulle indiscretion
Pour ſa riche operation
Ne te peut eſtre reprochée

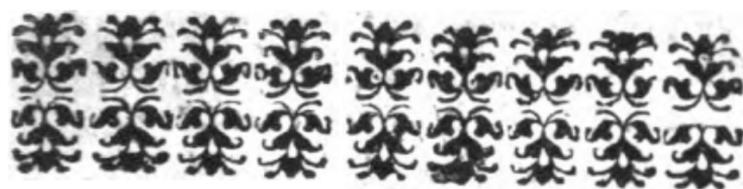
Que desabusant les Souffleurs,
Qui cherchent par tant de mal-
heurs

Vne felicité d'Auare ;
Tu leur apprens avec raison
De n'aller pas à la Toison
Par vn chemin qui les égare.

* *
*

Bref ces grands Genies du temps,
Reliront tes écrits contens,
Et leur donneront ce suffrage ;
Qu'il n'appartient qu'aux enuieux
De mépriser iniurieux
Les merites d'vn tel Ouurage.





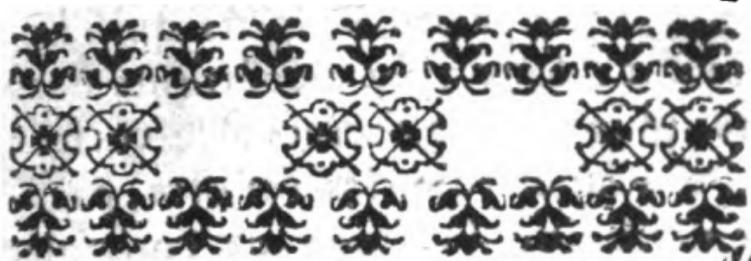
ARGUMENT

du premier Liure.

CE premier Liure declare
comme le *Philosophe* incon-
nu ayant oüy parlé des merueil-
les de la *Pierre Philosophale*,
quitta son *Pays*, & s'estant ren-
du dans l'une des plus grandes
Villes de l'*Europe*, il prit con-
noissance d'une *Dame* fort âgée,
qui se disoit sçavoir faire la
Pierre des Philosophes, laquel-
le estant deuenüe amoureuse de
lui, promit de découvrir & faire
le secret en sa presence, à condi-
tion qu'il l'épouserait, & qu'il
se rendroit de la *Religion Pre-*
tenduë reformée qu'elle auoit

Argument du premier Liure.

professé depuis son jeune âge ; ce que le Philosophe éluda gentiment, par deux jolies subtilitez, & l'ayant abusée & amusée par ses equivoques réponses, la fit travailler ; pendant lequel temps plusieurs accidents inopinez arriuerent, capables de perdre tout l'ouurage ; un iour la cheminée tomba sous laquelle estoit le vaisseau, elle le pensant sauuer receut quatorze blessures ; après par la malice du confident du Philosophe, il fut enleué par un de ses amis, ce que ne pouvant supporter, le Philosophe, il en tira sa vengeance, puis changea de pays, dans le mesme dessein de trouuer le secret. Le tout est remply de gaillardes intrigues.



LES
 AVANTURES
 DV
 PHILOSOPHE
 INCONNV,
 EN LA RECHERCHE
 & en l'invention de la Pierre
 des Philosophes.

LIVRE PREMIER.



IEV m'a fait naistre dans
 vne Ville , où la nature
 n'a rien laissé a desirer
 pour estre belle; aussi elle
 l'auoit choisi pour la demeure de ses
 plus fauoris : car ie puis affermer
 A

que la pluspart des esprits qui l'habitent, sont assez pénétrants dans les plus grands secrets, & curieux d'examiner tous les ressorts, particulièrement la façon de composer la pierre que nous disons Philosophale. Entre plusieurs que j'ay conû, vn mien parent depuis peu trépassé, sçauant en l'art, & certain de l'ouurage, m'a donné les premières pensées de rechercher ce grand secret, que les fols de tout temps ont iugé impossible; veu que souuent ie l'écoutois en discourir avec tant de gentillesse & de doctrine, que jamais ie ne quittois sa compagnie sans receuoir de grands desirs d'en acquérir la connoissance, plutôt pour la beauté & rareté de l'Oeuure, que pour l'usage de ses riches effets que j'ay toujours fort peu considéré.

Cela fut cause que ie me resolus d'entreprendre vn voyage, à dessein de consulter tous ceux que ie sçauois auoir le nom d'estre bons Philosophes: Le destin me conduisit à la

du Philosophe inconnu. 3

plus noble Ville d'un des plus florissans Royaume d'Occident, où ie conferay avec les plus Doctes; à chaque conference mes esperances prenoient nouvelles forces, & mes desirs de trouuer les moyens d'en recevoir le fruit croissoient également. Comme ie furetois par tout pour rencontrer quelque Ange Gabriel, qui m'annonçast les nouvelles que mon esprit se promettoit, j'appris que dans le coin d'une rue demouroit vne certaine Dame, dont la Vieillesse estoit extrême, & la science incōparable; Que des plus grands secrets du monde, elle en faisoit ses petits amusoire, & jōüets ordinaires; Qu'elle sçauoit si bien la Medecine, que les gouttes, Paralyfies, Hydropisies, & autres pareilles maladies jugées du commun incurables, estoient ses moindres cures; Qu'elle parloit toute sorte de Langues, manioit les metaux plus aisément qu'on ne feroit la cire; En vn mot qu'il sembloit que toutes les

A ij

4 *Les Avantures*

Sciences, que les autres partagent, estoient ramassées en elle.

C'estoit bien assez dire pour me porter à l'aller voir, aussi à l'heure mesme ie me mis en deuoir de chercher sa maison, & la trouuay en peu de temps: j'entray aussi-tost hardiment, & heurtay à la porte; prenant pour pretexte de ma visite inopinée le bruit de ses merueilles. A son premier aspect, ie m'imaginay voir quelque vieille Sybille, que Dieu me daignoit adresser pour m'enseigner la Pierre; les meilleures esperances font tout interpreter en bonne part, m'ayant commandé de m'asseoir auant que de rien dire d'important, ie la sonday autant qu'il fut en mon pouuoir, & pour ne pas mentir ie reconnû qu'elle estoit Docte; que le recit qu'on m'auoit fait de ses perfections auoit du fondement. Alors ie pris la liberté de luy demander hardiment, si elle sçauoit faire le grand Oeuure d'Hermes; m'ayant répondu affirmatiuement, & assuré

du Philosophe inconnu. §

qu'elle l'auoit parfait , mon esprit demeura fort perplez au son de ses paroles ; d'autant que d'vn costé ie voyois qu'elle sçauoit beaucoup , d'autre part qu'elle estoit pauvre comme Iob. Elle n'auoit pour logement qu'vne chambrette, où l'on ne pouuoit entrer que de costé ; & véritablement vn Cocq-d'inde n'y auroit pas pû faire la rouë. Sa nourriture n'estoit que de pain & de vin, encore souuent l'vn & l'autre manquoit avec son argent. Quelquefois vn certain Gentil-homme luy enuoyoit par charité vne partie de son dîner ; mais assez rarement. Elle n'auoit pour habit qu'vne robe , qui luy seruoit depuis trente ans ; pour meuble vne petite couche, deux linceuls , vne méchante couuerture toute rongée de bestes, vne ou deux seruiettes avec vne chemise , & autant de mouchoirs : vne écuelle d'estain qui luy seruoit de tout , elle y mangeoit la soupe, que par aumosne on luy donnoit ; elle y piloit ses dro-

gues, elle y faisoit ses Medecines & onguents, en vn mot cette écuelle estoit pot, aiguiere, mortier; disons mieux, vn instrument vniuersel. Dessous la cheminée estoit vne forge d'Orfévre, & dessus le manreau mille fioles pleine de diuerses Liqueurs; dans vne estoit vn Elixir, duquel elle beuuoit tous les mois vne fois pour prolonger sa vie, & se conseruer sans incommoditez; & en effet, il estoit souuerain, puis qu'elle auoit vescu cent quarante quatre ans, sans auoir eu aucune maladie; aussi m'assura-elle que jamais on ne l'auoit saignée. Nonobstant elle estoit descenduë d'vne noble race, jusques-là, que ie sçay que quelques Princes luy estoient alliez. Tout cecy me rendoit fort douteux; je disois en moy-mesme, qu'elle apparence qu'elle puisse estre veritable? Auoir fait le grand Oeuure, & estre reduite à la misere extrême, & souffrir les rigueurs d'vne pauureté qui n'a pas de pareille, est-ce pas vne

du Philosophe inconnu. 7

chose impossible ? Fait-elle point comme le diable fit au Sauueur dans le desert ? Peut-estre qu'elle m'offre vne pierre, afin d'auoir du pain : Mais aussi, quelle raison de la croire trompeuse, puis qu'elle est si sçauante, puis qu'elle entend si bien les Philosophes plus obscurs, puis qu'elle a tant vescu, puis que jamais infirmité n'a trauaillé son corps, puis que mesme à present, elle a tous les organes tres-entiers, la veuë perçante & penetrante, l'ouye subtile, l'odorat bon, & tous les sens sans alteration; sa memoire plus que prodigieuse, le iugement fort sain, le raisonnement fort, l'esprit grandement net, & tout le corps bien composé. Bien plus ce qui est admirable dans la vieillesse où elle est, auoir les mesmes accidents que les plus jeunes filles, desquels l'âge de quarante ans ou enuiron, exempte la pluspart de ce sexe : Bien plus, estre encore capable d'engendrer, ce qui paroistroit incroyable, si les signes

A iiij

8 *Les Avantures*

certain ne m'en ostoient le doute, après cela, ie ne peux pas douter qu'elle n'ait fait la grande Medecine, qui fit passer mille ans au Philosophe Artephius, elle seule a pouvoir de produire ses merueilleux effets que ie vois en ce corps.

Comme ie ruminois & m'arrestois à ces pensées, elle s'apperceut bien que ie pensois à quelque chose qui me tenoit perplex; pour ce, elle me demanda la cause de ma perplexité. Ma franchise ne me voulut pas permettre de plus dissimuler, & me contraignit à luy dire, que ie m'estonnois fort, qu'ayant fait le Grand Oeuure, elle estoit la premiere entre les miserables. Je n'eus pas plûst lasché ces deux paroles, qu'un ruisseau de larmes se forma de ses yeux, les regrets luy serroient le cœur, les sanglots & soupirs luy ramirent l'usage de la langue, & deuint vn objet pitoyable. S'estant vn peu remise, elle fit vn effort pour me répondre d'autre façon que par ses

du Philosophe inconnu. 9

larmes, & me dit toujours en soupirant, qu'elle auoit tout perdu par vn triste & funeste accident, aussi (adjoûta-elle) il falloit celuy-là pour me reduire en l'estat où ie suis; tout autre m'auroit suffisamment laissé pour ne point seruir de sujet d'infortune.

Ma Maison, ou plutôt mon Palais; car tout y reuisoit, estoit basty dessus vn pont, lequel vn jour vint à tomber, & de tous mes thresors fut héritier cet élément impitoyable; ce fut encore vne merueille de ce que ie n'y fis pareillement ma sepulture; j'auois vn fils qui par bonheur ne s'y estoit pas trouué, c'estoit le seul objet de mes soulas, il y auoit pour lors enuiron quarante ans, que son pere m'auoit laissé dans le veufnage, & gemissante toute seule comme la Tourterelle; (mais certes on a raison de dire, qu'une affliction n'arriue iamais seule,) j'auois perdu mon Mary & mon bien, il me falloit encore perdre mon fils, & qui

A. V.

pis est me laisser après luy : ce fut le comble de mes maux. Après cela, de chercher du repos, c'estoit l'horreur de mes pensées, de me le penser persuader, c'estoit mettre à la géhenne toutes mes inclinations. Par mes secrets, ie me pouvois facilement remettre dans le premier éclat, & brauer la Fortune; mais ie ne voulu pas vne autrefois occasionner cette inconstante, à se jôier de moy, me choisissant pour le sujet de ses rigueurs. N'ayant plus que moy seule, disois-je dans le cœur, elle n'osera plus me battre de ses coups, crainte de me faire du bien, ses plus rudes blesseures sont mes plus grands souhaits; à present tout ce qu'elle peut faire est de m'oster la vie, ô doux ravissement, que ne l'a-t'elle fait; me maintenant dans cét estat, qui fait peur aux cœurs les plus hardis, ie la rend impuissante de me faire aucun tort. C'est de la sorte que i'en veux triompher, elle m'a esté cruelle & rigoureuse, ie luy

du Philosophe inconnu. II

seray impitoyable ; elle a triomphé de moy en mon Mary , en mes biens , en mon fils ; & en elle - mesme ie triompheray d'elle ; par ce moyen j'auray bien ma revanche. Voilà pourquoy Monsieur & cher Amy (ainsi m'appelloit - elle) avec mes secrets , ie souffre des miseres secrettes : Ce n'est pas l'impuissance qui me rend miserable , c'est ma seule volonté. Si ie voulois ie serois riche , ie peux facilement changer ma pauvreté qui n'a point de semblable , en des richesses sans pareilles ; mais voyez - vous pas que c'est se deliurer d'une misere , pour en souffrir vne plus grande ?

Que j'amasse & assemble quantité de thresors , le larron qui m'a volé ceux que j'auois , n'est pas encore pendu ; la Fortune n'est - elle pas toujours la mesme ? Si elle m'en laisse pour quelque temps la iouissance , c'est pour me les rauir vn iour avec plus de déplaisir , elle est assez puissante pour nous incommoder , à

A vj

quoy bon de luy fournir des armes? Et puis, quand ie n'aurois pas assez de cœur pour résister à l'ennemy de nos bon-heurs, à qui me peux-je confier ayant perdu mon fils, pour me mettre en deuoir de faire le grand Oeuure? C'est vn travail de plus d'vne personne; & puis il, est si charouïlleux, que l'on ne l'entreprend iamais, qu'en s'exposant en vn danger de perdre dauantage. Tout l'or du monde n'est pas si précieux que nostre liberté? Or dites-moy, est-il pas vray qu'elle court risque, si nous commençons cét Oustrage? Les hommes sont-ils pas tous trompeurs? Si tous ne le font pas, dites-moy les moyens de discerner les bons parmy les autres. Montrez à vn auceugle vn homme noir, & l'autre blanc, il prendra aussi-tost le noir pour le blanc, que le blanc pour le noir: Nous ne voyons pas plus dedans les cœurs, qu'vn auceugle voit dessus nos visages; Au milieu de nos cœurs il y a

du Philosophe inconnu. 17.
tant de replis, que Dieu seul les
peut développer. Pensans choisir vn
cœur fidelle, nous prenons vn trom-
peur; nous luy dirons tous nos se-
crets, nous luy confierons nos pen-
sées, après qu'en arriuera-t'il? Il
nous payera de la monnoye d'in-
gratitude, il fera comme ces déna-
trez enfans, qui desirerent la mort
de ceux dont ils tiennent la vie,
pour iouir seuls de leur possession,
& ce qui est plus à craindre, pour
complaire à vn Prince, il nous de-
celera, & puis voyez qu'elle misere;
nous ne serons plus hômes en com-
mençant de n'auoir plus de liberté,
il vaut mieux se priner de ce bien,
pour en conseruer vn qui est beau-
coup plus cher, ce sont là les rai-
sons de mon repos, & non pas l'i-
gnorance, ainsi que ma mistre vous
pourroit faire croire.

Ai n'en point mentir, ie pris vn
grand plaisir à l'entendre parler, &
connâ que si elle n'estoit Philoso-
phe, du moins elle estoit éloque-

te. Pourtant deuant que de me laisser persuader entierement, ie m'informay soigneusement si la cheute du Pont n'estoit point vne Fable: car ce m'étoit assés de la surprendre en vn mensonge, pour ne la plus croire désormais; mais ayant reconnu son rapport estre vray, i'adioustay foy à tout le reste & m'assuray qu'elle auoit le secret. Ainsi persuadé, vous pouuez croire si ie la carressois; souvent ie l'allois visiter, chaque fois ie lui offrois mon serui- ce; ie suruenois, autant que ie pouuois, à ses necessitez, & le tout à dessein de luy gagner le cœur; sçachant bien que l'affection estant auugle, elle luy feroit rompre la paille à toutes les considerations qui l'auoient empesché de declarer ce grand secret.

Le reussis en ce dessein, aussi falloit il proceder de la sorte, puis que la cause estant gagnée, l'effet ne me pouvoit manquer; estant donc assuré de son affection, ie

du Philosophe inconnu. 15
parlay librement, & pris de là occasion de luy raver ma proye.

Madame, luy dis-je, vous me dites souvent, que ie suis maistre de vos affections, c'est vn poinct que ie ne conçois pas; entre-amis tout est-il pas commun? Vous avez tant de connoissances & de si beaux secrets, & de tout cela ie n'ay que l'assurance que vous les possédez: Pour ce qui est à moy, il est pareillement à vous, & ie vous prie d'en user comme vostre: Mais ce que vous avez, ie ne voy pas qu'il soit à moy; comment donc établir l'amitié entre deux, dont l'vn a quelque chose de reserve pour soy, qu'il ne veut pas communiquer à l'autre? C'est moy qui suis amy, ie vous donne tout ce qui m'appartient sans aucune reserve, ie me donne moy-mesme, & ne suis plus à moy; je suis absolument à vous, c'est vn grand aduantage, que ie me louë d'auoir sur vous, de vous aimer plus que vous ne m'aimez.

C'estoit la prendre là où il falloit, d'autant qu'une personne que se vante d'aimer, ne peut souffrir que son objet, qui reciproque, la surmonte en amour, ou du moins, qu'il croye la surmonter; l'amour parfait à cette propriété, qu'il ne veut point avoir d'égal.

Aussi je n'eus pas plutôt acheué mon discours, que me pensant contrarier, elle me dit ce que je desirois. Non, non, ne pensez pas avoir été auantage; je sçay que vous m'aimez, mais mon amour est plus grand que le vostre.

Ha! Madame, comment est-il plus grand puis que vous avez du reserve, & moy je n'en ay point, ny n'en veux point avoir.

J'ay du reserve, me dit-elle, & d'où le sçavez vous? Parce que je n'ay pas déclaré mes secrets; vous ne voyez donc pas dans mes intentions.

Madame, à un amy, ce n'est pas assez de vouloir quand on peut, il

du Philosophe inconnu. 17
faut encor' faire le bien qu'on veut,
où l'on n'est pas amis.

Ce que vous dites est véritable;
mais comme il n'y a que deux iours
que nous sommes amis, suis-je pas
pardonnable?

Madame, au mesme instant que
l'on deuiet amis, à mesme instant
aussi tout est commun.

Mais ie vous veux tout dire.

Madame, dites donc que vous
desirez estre amie, mais que vous
ne l'estes pas encore.

Vrayement, Monsieur, ie ne peux
pas vous l'auoüer : ie sens bien mes
blessures.

Madame, elles ne sont gueres
profondes, n'ayant pas pû faire sor-
tir ce qui est caché dans vôtre cœur.

Quoy ! n'est-ce pas assez qu'il en
sorte quand bon vous semblera.

Non, ce n'est pas ma maxime; si
c'estoit assez pour estre vostre amy,
de me donner à vous quand vous
me le diriez, ie pourrois m'absou-
dre de mes vœux, reuoquer mon

present, attendant de vous vne demande sans cesser d'estre amis, souffririez-vous cela en moy, jugez-vous du mesme jugement que vous me iugeriez, & comme vous ne voudriez pas tollerer ce coup à vôtre égard, n'en faites pas au mien vn tout semblable.

Je voy bien que s'en est, il faut rompre le silence! O rudes Loix de l'amitié, ne pouuoit estre amy sans se dépouïller de tout ce qu'on possède; ce que nous acquerons avec tant de peines, & par les siecles tous entiers, vn amy nous le rauit en vn moment; c'est moissonner ce qu'on n'a pas semé; c'est cueillir les beaux fruiçts qu'ont planté nos ancestres, & qui n'en ont iamais goûté. Condition étrange des humains, qu'il faille que ceux qui ont beaucoup peiné, donnent le fruit de leurs Labeurs à ceux qui n'ont rien fait; je ne plains plus les Laboureurs qui se tiennent exposez au Soleil, dans les rases campagnes

du Philosophe inconnu. 19

pour nourrir nos Messieurs , qui dorment tout le iour , me vois je pas reduite à mesme point ? Il y a cent ans que ie traualle , i'ay vn amy , qui ne fait que de naistre , il faut luy accorder mes plus riches moissons. Que les Planettes qui dominoient en nos naissances estoient bien differentes ; je n'ay rien eu qu'à trois bras , & luy à tout sans coup ferir ; je me suis teuë vn si long-temps , pour la peur que j'auois de perdre ou engager ma liberté , ou de donner sujet à la Fortune , de me faire passer encore vn coup par ses rigueurs ; & auourd'huy , le seul respect d'vn amy de deux iours étouffe ces craintes raisonnables ; il faut que ie prefere son plaisir à mon propre bon heur. O rude Loix de l'amitié encore vn coup , pourquoy mon Ame t'y es-tu obligée ? Ou pourquoy ne veux-tu pas en secoüer le ioug ? Tu le voudrois , mais tu ne peux ; toy qui estois si clairuoyante pour pré-

voir tant d'autres accidents, dangers & inconueniens, tu as esté aveugle pour ne voir celuy-cy : Tu estimois, peut-estre, que le vieil corps que tu informe, te rendoit incapable de consentir aux mouuemens d'affection ; tu deuois aussi voir que s'il en ressentoit, tu estois assez foible pour ne leur point résister. Mais à quoy bon ces plaintes ; puisque le malest fait, allons découvrons-nous à cet amy, s'il m'en arriue du desastre, ie m'en dois réjouïr, ce ne peut estre iniustement ; quand ce ne seroit que pour punir la faute que i'ay faite, d'obeyr toute vieille aux passions des jeunes gens. Or sus, Monsieur, congediez tous vos reproches, qui me blasment d'auoir quelque chose en reserve ; je suis amie, il n'y a plus moyen de s'en dédire ; mon amour est vn mal que i'adore, il ne se peut guarir. Non seulement ie vous veux découvrir tous mes plus grands secrets, ce n'est point assez de vous

du Philosophe inconnu. 21

en enseigner la Theorie , la pratique en est bien differente , ie desire que vous me voyez faire , c'est la meilleure methode d'enseigner en ce point. Allez acheter ce qu'il faut , & des demain nous commencerons le grand Oeuure d'Hermes.

Ie ne peux pas vous exprimer la ioye que ie conceus pour lors ; bien qu'elle fut conceüe en vn moment, elle approchoit de l'infiny. Ie projettois déjà de faire des monts d'or & d'argent , fonder les Hospitiaux, de bastir les Palais , embellir les Couuents , enrichir tous les pauvres , & agrandir tous mes amis; vn Royaume eust paru trop petit à l'égard de mes pretentions.

Ie sortis sans tarder pour acheter ce qu'il falloit, ie retournay le mesme iour en sa maison , content de mes achapts; le iour suivant nous commençasmes à traualler ; cela estant, ie n'auois rien à faire qu'à nourrir son amour, luy fournir les choses necessaires, & regarder la

conduite de l'œuvre; mais véritablement c'estoit assez d'accomplir le premier, d'autant que son humeur estoit vn peu étrange, il falloit luy condescendre en tout, autrement il y auoit à craindre; je le faisois autant que ie pouuois, és choses mesme qui m'estoient grandement repugnantes. Il me falloit prendre la patience d'écouter mille contes qu'elle faisoit durer les iours entiers. Quelquefois pour me témoigner l'excez de son affection, elle me presentoit son verre pour goûter de son vin, m'alleguant que le Roy n'auroit pas ce credit; j'aurois mieux aimé boire dans le soul-lier d'vn Messager à pied, sa baue y auoit fait vn tarte, de l'espe-seur d'vn demy pouce; nonobstant il falloit condescendre. D'autres fois i'estois contrainct de la baiser, me témoignant qu'elle le desiroit; vn fromage pourry, collé dessus mes lèvres, m'auroit esté plus agreable; & neantmoins crainte de

l'offenser, il falloit témoigner que
j'y prenois plaisir. Helas! si j'auois
esté aussi soigneux de faire ce que
Dieu me commande, de peur de
l'offenser, ie serois vn grand Saint,
à mes ferois Canoniser deuant ma
mort. Je m'habillois en toutes les
postures, pour complaire à ce vi-
uant sepulchre; & pour plaire à
mon Dieu ie n'auois pas voulu
seulement faire vn pas. C'est ius-
ques-là que la misere des hommes
est venuë de preferer la creature au
Createur.

Vn iour, entre autre, ie me vis
empesché, autant qu'homme du
monde pourroit iamais auoir esté;
car bien qu'elle eust l'esprit sain, &
le iugement entier, elle tenoit tou-
jours du sexe, & plus de la vieil-
lesse. Je luy auois persuadé de dé-
couvrir tous ses secrets par les loix
d'amitié, elle me sceut fort bien
rendre l'échange, en vn poinct que
ie n'attendois ny ne preuoyois pas.

Monsieur, dit-elle, j'ay vn mot

d'importance à vous dire ; nous sommes bons amis, confirmons l'amitié par le lien sacré du Mariage ; c'est en cela que ie reconnoistray l'integrité de vos affections ; si pour le present vous avez quelque excuse & raison legitime pour me congédier , promettez-moy à tout le moins qu'vn iour vous ferez mon Espoux , autrement vous me donnerez sujet de deffiance.

Vrayement ce mariage eust esté remarquable ; mais il le falloit faire au temps de carnaual , elle auoit cent quarante quatre ans & moy enuiron trente , il luy falloit pourtant répondre , & qui plus est , conformément à son vouloir : & c'est à quoy ie ne pouuois pas me résoudre. Quoy ! disois-je au secret de mon ame , épouser vne femme , & vne femme veufue , qui seroit bien la bisayeulle de mon ayeulle ; est-ce pas me rendre ridicule , & fournir aux plumes & aux theatres , vn vray sujet de Comedie & de Roman ?

du Philosophe incognito. 19

man ? A-t'on jamais veu' enter sur vn vieil tronc pourry, les greffes des jeunes arbrisseaux ? Ne seray-je pas le premier pour introduire cette mode ? Que seray-je de cette vieille ; si c'estoit vn fagot encore m'y pourrois-je resoudre ; en Hyuer il me pourroit servir pour allumer le feu : Mais d'une vieille, vieille (aini la nommè-je , veu que les vieilles de son temps sont jeunes gens à son égard) je n'en pourrois rien faire que de la mettre au coin du feu, pour empescher que la marmite ne s'épanche ; c'est le plus grand service que i'en pourrois tirer ; est-ce là vn motif assez fort pour me resoudre à l'épouser ! Mais aussi , si ie ne luy consent , tous mes desseins sont auortez. Oracle dite-moy , dois-je épouser cette carcasse, où me priuer du secret de la Pierre ? La Pierre est vn grand bien ; mais d'épouser la plus vieille des vieilles, est ce pas vn grand ? Je sçay bien qu'estant vieille elle ne peut pas viure long-

B

temps ; mais quand elle viuroit seulement vne nuit , n'est-ce pas encore trop ? Ha ! si j'eusse sçeu qu'on ne trouuoit la Pierre qu'à condition d'épouser vne vieille , iamais sa soigneuse recherche ne m'auroit occupé. Vn jeune-homme épouser vne vieille , c'est deuenir vn monstre ; l'Espoux n'est qu'une mesme chose avec son Espouse , il faudra donc que ie deuienne vieux ou qu'elle rajeunisse ; de rajeunir il ne se peut ; de la vieillesse à la jeunesse il n'y a point de retour. C'est donc à moy de vieillir tout à coup ! ô Dieu quel desastre , de lait ie deuiendray fromage ; de jeune papillon , vne vieille chenille ; de chevreau vn gros & vilain bouc ; à Dieu ne plaise qu'un tel malheur m'arrive ? que luy diray-je donc. Il faut me seruir d'équivoque , qu'elle inuention ne trouueroit-on pas pour éuiter d'épouser vne vieille ? Ie la veux conter , ce n'est point m'engager.

Madame, luy dis-je, ie suis tout prest de faire ce que vous me demandez, voire encore d'auantage; mais acheuons au préalable nostre Ouurage entrepris, pour fournir facilement aux frais que i'ay dessein de faire à ces nouvelles nopces; je veux y conuier la pluspart de la ville, assembler tous les accords des violons, & celebrer vne hymenée si somptueuse, que celles du passé n'oseront plus paroistre. A ces paroles elle fut satisfaite, les ayant pris pour argent comptant.

Cela fait ie pensois estre au bout des dangers, auoir brisé tous pretexts qui luy pourroient seruir pour quitter nostre Ouurage; & quelques iours après ie me trouuay deceu. Sans doute, le demon voulut jouër son personnage en cette farce. Vn iour m'entretenant de ses secrets, de la façon qu'elle les auoit dit à l'improuiste; ainsi que i'y pensois le moins, elle exigea de moy vne assurance d'vne chose que ie

ferois pas quand il faudroit mourir; elle estoit Huguenotte, & grandement opiniastre dans sa fausse croyance.

Puisque, dit-elle, nous devons estre vn iour mariez par ensemble, il est tres à propos de professer mesme Foy, apprenez que ie suis de la Religion, iusques à present, ie l'ay voulu cacher pour de bonnes raisons; resoluez-vous à l'embrasser, ou bien ie quitteray l'Ouvrage.

I'eus la pensée pour lors de tout abandonner, & d'enuoyer cette Megere d'un coup de pied dans l'enfer; je disois en moy-mesme, elle n'est pas contente de me vouloir forcer à l'épouser, si avec elle ie n'épouse le diable; embrassant vne Foy qui ne peut estre vraye. Je ne peux plus dissimuler, aussi ne le faut-il pas és affaires de Dieu; montrons icy nostre vertu, méprisons ce secret pour le Ciel, rompons nous-mesmes nostre Ouvrage, plutôt que de briser nos consciences;

telles furent les pensées qui me vindrent pour lors.

Neantmoins, ayant considéré que j'estois engagé bien auant, que j'auois fait des dépenses immenses, tant pour payer ses debtes que pour son entretien ; je iugeay à propos de luy faire réponse, sans toutefois interesser ma conscience ; & aussi sans la mécontenter, esperant que le Ciel m'assisteroit en cette occasion. Graces à Dieu, le tout aduint comme j'auois preueu ; ie luy parlay de cette sorte.

Madame, ce que vous desirez de moy me semble estre fondé, en ce que vous croyez vostre Religion estre la veritable, & meilleure que la mienné ; si vous n'auiez pas cette creance, l'affection que vous auez pour moy, vous deffendroit de me porter à sa profession ; & j'ay pour vous les mesmes sentimés que vous auez pour moy, estimant que ma Religion est meilleure que la vostre. Nous sommes differents, l'un des

deux est trompé ; vous dites que c'est moy , & ie dis que c'est vous ; qui nous accordera ? le vous diray vn mot tres raisonnable ; prenons la raison pour arbitre , & l'Escriture-sainte ? Establissez vos plus fortes raisons , i'établiray les miennes , & les ayant bien examinez , ie vous constitué Juge pour en determiner : car , ie suis asseuré que vous iugerez sans passion. Il fut ainsi conclud , & pour lors , Dieu qui se sert des instruments plus foibles pour les plus grands Ourages , agit si puissamment sur son esprit , qu'elle auoüa la Religion Catholique & Romaine , estre l'vnique. Et du depuis ie luy ay veu professer ; c'est le plus grand profit que ie pouuois faire avec elle , la gloire en soit à Dieu , luy seul en a esté l'Authour.

Alors ie me pouuois vanter d'auoir vaincu le Taureau enchanté , & nettoyé l'étable toute remplie d'ordure.

Depuis ce fortuné moment ie

n'eus plus de furieux assauts de son costé ; nostre Ouvrage s'avançoit assez heureusement , les premiers signes parurent autant qu'on pouvoit desirer , le soufre blanc estoit déjà parfait, il ne restoit qu'à le rendre fusible , à ce qu'elle disoit : car pour moy ie n'y connoissois encore rien ; mais certes cette bonace ne dura pas long - temps. Quand on voyage sur la mer , l'on a toujours sujet de craindre ; au port mesme l'on doit apprehender , veu que souuent l'on y fait naufrage ; j'ay de cecy d'assez funestes preuves. Vn leudy sur les Vespres , vn grand vent s'éleua qui ébranla la cheminée , sous laquelle estoit nostre vaisseau , & en fit cheoir vne partie. La vieille estoit seule en sa chambre , comme elle vit tomber les briques & les pierres au tour de son vaisseau , elle courut pour le sauver , ce qu'elle fit au peril de sa vie , ayant receu quatorze blessures , dont la pluspart étoient fort dange.

reuses, desquelles toutefois elle guarit parfaitement, par le moyen de ses remedes, & en fort peu de temps.

Auparauant, j'auois eu quelque doute de la sincerité de ses paroles, touchant l'issuë de nostre Ouurage, l'ayant trouué en contradiction. Cét accident me le fit déposer, car ie pensois & raisonnois de cette sorte. Si elle ne croyoit que l'Ouurage fut bon, elle n'auroit point exposé ny hazardé sa vie pour le sauuer de ce hazard. Eu égard que ie sçauois assurement qu'elle auoit vendu de l'or cassant à vn Orfévre, ie croy que les plus fins auroient eu ce mesme sentiment; & iugeront que si elle est trompeuse, elle est du nombre des plus fines. Estant guarie de ses blessures, elle continua son operation: pour lors nous reconnûmes qu'un fascheux accident n'arriuoit iamais seul. Comme nous disposions le souffre à la projection en le rendant fusible, il ar-

ria que mon confident & compagnon de fortune (qui par ses artifices m'auoit toujours poussé à m'engager avec cette vieille, en esperant l'emolument) me demanda mon sentiment touchant le succès de nostre Oeuure: je luy répondis franchement, qu'il estoit difficile d'en porter jugement; que i'auois vn grand suiet de croire que tout estoit perdu, que la vieille m'ayant trompé en plusieurs choses, estoit capable de me tromper en celle-cy. Dieu sçait que ie parlois selon mon sentiment; mais c'est assez pour estre soupçonné de mensonge, de proferer la verité, quand elle choque nos inclinations; il faut que nos discours soient conformes aux desirs de ceux à qui l'on parle, pour estre crû facilement.

Mes paroles trop franches & autant veritables, contrariant le desir, ou plutôt la passion de ce mien confident, le firent entrer en dé-

B v

fiance de ma fidelité; de sorte que tout couuert d'ombrages qu'il me dissimuloit pour mieux faire son coup, s'estant imaginé que ie disois l'ouurage estre perdu, pour le priver du fruit de ses pretentions, il suborna vn sien amy, & luy persuada d'entrer dans la maison de nôtre pauvre Vieille, & d'enleuer l'Ou-
urage. O interest que tu as de puissance sur l'esprit des humains, ô hommes de ce siecle, que vous estes peu forts pour resister au mal quand il y va de l'interest; vous méprisez l'affection, quelquefois d'un amy qui vous pourroit seruir; vous violez les loix, vous foulez sous les pieds la justice, il vous suffit d'assouuir vos passions traistresses, soit à tort, soit à droit. Considerez vn peu l'action de ce mien confident, vn seul petit soupçon appuyé sur du sable, que ie le frustrerois du fruit de mes labeurs, eut assez de pouuoir pour luy faire mépriser

L'affection que ie luy auois sincerement vouée, qui luy seroit sans doute à present profitable, pour luy faire violer la justice: engager vn amy à faire vne action que les plus delaissez n'oseroient entreprendre. Est-ce pas vne preuue que l'homme est capable de tout, quand il y va de l'interest, que parmy les humains il n'y a point d'amitez veritables ne pouuant estre telles, estant interessées.

L'experience est la plus riche maîtresse des humains, l'on auoit beau me dire que tous les hommes sont trompeurs, qu'vn fidelle amy est vn Phœnix sur la terre, qu'on ne deuoit iamais se fier à vn homme roussseau; que le Prouerbe n'estoit pas sans raison, qui de tout temps a enseigné, que sous semblable peau estoit toujours cachée vne ame remplie d'aigreur & de malice.

Sub rubra pelle non est animus sine felle,

*Cum tibi dicit auq, sicut ab hoste
caus.*

Je prenois ces discours pour des niaiseries, il a fallu cet accident pour me le faire croire; & pour me faire repentir d'auoir esté trop incrédule, & contracté amitié avec vn poil rousseau, qui est vn indice assuré d'vn homme double & cauteleux, menteur, malicieux, & doué d'autres pareilles qualitez. Et en effet, nostre rousseau fut bien si fin dans sa malice, ioua si bien son coup, que ie n'ay sçeu que fort long-temps après, qu'il auoit esté l'Autheur de cette noire & iniuste entreprise. L'attribuois le tout à son executeur, c'est pourquoy dès lors ie le choisiss pour l'objet de mes justes vangeances; car véritablement j'eus trop peu de vertu pour souffrir cét affront. Les jeunes gens qui ne sont pas instruits dans l'Eschole du Ciel, pensent que la vangeance merite des Eloges, & qu'

estre sans ressentiments, c'est estre sans honneur. Je suivis ces maximes, & m'en estant vangé; je fus contraint d'abandonner la ville & ma vieille promesse.

Quand ma cholere fut vn peu ralentie, considerant ce qui s'estoit passé, ie fus contraint d'admirer la bonté de Dieu en mon endroit, & d'adorer sa Prouidence, qui par des accidens contraires en apparence, m'auoit tiré d'vn labyrinthe de dangers: de maniere que i'auois du sujet de remercier mes ennemis du bien qu'ils m'auoient fait, plutôt que les blasmer du tort qu'ils pensoient m'auoir fait. Ils croyoient m'appauvrir & s'enrichir de mes dépouilles, & au contraire ils ont par cela mesme, contribué à mon bon-heur en se priuans de tout. I'auois assez de bonnes volontez pour eux, pour leur contentement; mais leur estrange procedé a fait voir qu'ils en estoient indignes, & es

m'ostant vn ouvrage inutile , ils m'ont osté quand & quand les moyens, ou plûtost le desir de leur rendre seruire. Il est vray que sans eux, i'aurois esté plus long-temps abusé, & n'aurois pas si-tost trouué la verité que ie cherchois. Cette vieille Megere m'entretenoit de faussetez, avec tant d'astuces, que i'aurois eu assez de peine de croire le cõtraire; mais certes, ç'a esté sans dessein qu'ils ont auancé mon bonheur, comme ils ne pensoient pas procureur leur malheur, c'est à la sage Prouidence du Ciel que i'en ay les obligations, qui se sert des épines pour nous deffendre des picqueures, & de nos ennemis pour nous faire du bien, pour ce sujet ie leur pardonne de bon cœur, & les regarderay autant que ie viuray avec bienveillance, & si ie ne peux faire ce que sans doute i'aurois fait, je veux dire, leur decouvrir le secret du grand Oeuure; j'espere leur

du Philosophe inconnu. 39
en faire ressentir des effets , c'est
toute la vengeance que je veux en
tirer.

Voilà, Messieurs, mes premières
adventures à la recherche de la
pierre, dans le Livre suivant, vous
en allez voir de nouvelles.



ARGUMENT

du second Livre.

CE second Livre declare
diuers accidents du
Philosophe pendant son voya-
ge, & comme il rencontra un
sien amy, qui fit tous ses ef-
forts pour le dissuader de la
recherche de la Pierre Philo-
sophale; mais il n'en peut ve-
nir à bout.



LIVRE SECOND
 DES
 ADVANTURES
 DV
 PHILOSOPHE
 INCONNÉ
 à la Recherche du grand
 Oeuure.

N'AYANT peu dans le premier voyage accomplir mes souhaits, i'en entrepris vn autre, esperant vn plus heureux succez; en ce luy-cy il ne se peut pas dire combien de risques i'ay couru, i'ay esté persecuté par tout, & sur mer, & sur terre, du Ciel & des enfers. Ce qui me reſtient de vous en faire le narré est la crainte que ces veritez

ne passent pour des fables. Par les chemins ie me vis engagé plusieurs fois à la deffense de ma Religion, & à souûtenir les attaques des plus fameux Ministres de la France, lesquelles par la grace de Dieu m'ont esté glorieuses, puis qu'elles ont esté la cause de la conuersion de plus de quatre d'entre les assistants, dont l'vn estoit Lutherien, les autres Calvinistes; plusieurs personnes honorables en lisant ce Liure connoistront qui ie suis, & que ie dis la verité.

De ces conuersions ie tirois vn motif de consolation, considerant, que mes labeurs n'estoient pas inutiles, ny mon dessein infructueux, puis qu'il seruoit d'occasion à de si bons effets.

Le demon seul s'en affligeoit, c'est pourquoy il commença à me persecuter ouuertement, autant qu'il luy estoit permis. Estant au milieu d'une rase campagne, i'apperceus vn gros vilain Chat noir, tour-

noyant mon Cheual d'une façon épouventable. Deux Capitaines Suisses qui estoient avec moy épouventez de cet object, prirent la fuite incontinent & me laisserent seul, s'imaginants peut-estre, que ce chat ioueroit de moy comme d'une Souris. I'eus plus d'enuie de rire de voir mes gros Suisses courir tout effrayez, que de craindre ce-luy qui est encore plus foible que nos chats domestiques, dont il auoit les apparences, si Dieu ne luy permet. I'auois vn foüet en main ie le frappay aux yeux, & soudain après m'auoir jetté vn regard furieux comme menaçant, il s'en alla son petit pas dans la Forest voisine, qui estoit éloignée d'un demy-quart de lieuë, ie le suiuis de l'œil iusques à ce que les bois touffus me le déroberent de veüë; il donnoit assez à se connoistre, veu qu'il parut à l'improuiste, & tout au tout du lieu il n'y auoit ny Bourg, ny Ville, ny Village, & pais il estoit

aussi gros qu'un Mouton. N'ayant pas le pouuoir de me nuire, il blessa mon Cheual, qui demeura boiteux, de telle sorte que ie fus contraint de m'en deffaire pour la moitié de sa valeur.

Cecy me donnoit bon augure, m'imaginant que puisque le demon me trauersoit à mon dessein, ie deuois esperer quelque bonne & agreable issue.

En ce temps-là, plusieurs jeunes-hommes s'estoient mis en chemin pour courir le Pays & visiter les terres estrangeres; à la sortie de France nous nous trouuâmes approchant de cinquante; abordants un Village, où nostre Langue n'estoit plus en vſage, on sonna le tocin nous voyant si grand nombre, & tous ceux du Village avec des fusils se presenterent à nous, le Curé qui les accompagnoit m'ayant salué assez courtoisement, me dist deux ou trois mots à son langage, ie luy fis signe que nous n'entendions pas la

du Philosophe inconnu. 45

langue du Pays, & luy dis, de me parler Latin s'il vouloit quelque chose de nous, que nous estions honnestes gens tous prests à le secourir, le pauvre Curé, qui à grand peine entendoit le Latin, se vit bien empesché de me répondre, & auroit bien voulu ne s'être pas mestré de cet affaire, toutefois se voyant engagé il fit un effort de nature, & dit deux ou trois mots, *volumus scire quid petimini, & dicimus quod non possumus hospitare milites.* Quelques-uns de nostre Compagnie qui auoit fort bien estudié entendant ces paroles, à force de rire se laisserent tomber, & depuis ils craignoient plus le Latin du Curé que les fusils des Payfans, j'entendois bien ce qu'il disoit, qu'il nous prenoit pour des Soldats, qu'il ne vouloit pas nous loger; ie continuay à luy parler Latin, & m'efforçay de le desabuser, en ces entrefaites luy & moy suyons également, luy pour m'entendre, & moy pour luy faire comprendre,

& enfin , à force de sollecismes que ie faisois à ce dessein , ie luy fit conceuoir ; alors se tournant deuers les Payfans , il leur dît qu'il nous falloit loger , ce bon-homme ne voulut pas permettre que ie logeasse autre part que chez luy , ce fut encore vn traitt de l'adorable Prouidence, qui se sert de tout pour nous faire accomplir les desseins que luy mesme a formez , veu que ie rencontray dans sa maison vn bon garçon qui cherchoit sa Fortune , lequel s'offrit à me seruir en mon voyage , m'estant enquis d'où il estoit , & s'il auoit seruy ; il m'assura que depuis peu il sortoit du seruice d'vn Gentilhomme fort docte , & curieux qu'il ne l'auroit iamais quitté s'il eust peu supporter le trauail auquel il l'employoit , il me falloit , disoit-il, passer les iours & nuits entiers sans me permettre vne heure de repos, auprès de deux fourneaux, dans l'vn desquels estoit vne Lampe allumée qu'il falloit en-

du Philosophe inconnu. 47

retenir encore plus de six mois, dans l'autre il faisoit des distillations avec vn grand feu de charbon que ie n'osois seulement abandonner vn quart-d'heure; si quelques-fois ie m'endormois, estant surpris, il m'éucilloit à grands coups de pincettes, me reprochant que par ma faute il pourroit faire vne perte notable; ces iours passez par vn malheur ie cassay vn Vaisseau en gouvernant le feu dont il faisoit vn grand estat. C'est le sujet de ma sortie. I'ay appris depuis peu qu'il voudroit me r'auoir; parce, dit-il, que ie sçay ses secrets, & qu'il travaille à la Pierre Philosophale, que ie pourrois les decouvrir. Je reconnû par ce discours qu'il auoit de l'esprit, & le pris pour me seruir en mon voyage, estimant que si ie travaillois à faire le grand Oeuure, ayant déjà quelques commencements, il pourroit m'assister, que mesme il me pourroit apprendre quelque chose, qu'il ne falloit rien

negliger; & en effet ie ne me trompay pas en ma pensée, il me dit en discourant par les chemins, qu'il auoit veu beaucoup de choses qui ne témoignoient pas que son Maître possedast le secret; mais certes il m'en dit vne absolument necessaire à l'ouurage, & des plus importantes, pour lors ie portay iugement assésuré que Dieu me conduisoit, ce qui m'encouragea beaucoup à poursuiure ma route.

Ayant gagné vn port de mer, ie m'embarquay dans le premier Vaisseau que ie trouuay sans m'informer où il alloit.

Ie pensois, puis que Dieu me conduit, il ne peut mal aller, en peu de temps le vent en poupe nous conduisit à vne Ville fort celebre, où ie n'auois aucune connoissance, ie ne laissois de conuerser autant que ie pouuois pour apprendre la langue.

Par bon-heur me pourmenant vn iour parmy les rues, ie reconnû vn
mich

mien amy, autant rauy de mon rencontre que ie le fus du sien. Si les amis se fauorisent & caressent dans leur pays natal, bien plus dans les Pays estrangers; il s'enquit promptement pourquoy i'estois venu. I'eus la pens e de luy dissimuler; mais quel moyen a vn amy,   mesme temps qu'on veut dissimuler,   mesme temps l'on ne veut plus aimer. Certes la Loy de l'amitié me deffendant de feindre, me commanda de luy tout dire. Ayant appris ce mien dessein il ne scauoit quel jugement porter de moy: il pensoit que quelque maladie m'auoit demonté le cerueau; car les Alchimistes du t eps ont tellement d ecri e la Science, que ceux qui s'y adonnent passent pour insensez; est-ce pas vn estrange accident, que pour la faute de deux ou trois Sophistes; la sagesse soit estim e folie? Mais il vaut mieux passer pour fol que de l'estre en effect; vne vraye marque de folie c'est estimer les au-

C

tres fols, ce mien amy me croyoit fol, & luy l'estoit réellement ; il iugeoit mon cerueau demonté & luy l'auoit fort foible, de ne pouuoir comprendre la possibilité d'un ouurage certain, ce sentiment qu'il conceuoit de moy le rendoit fort douteux s'il me deuoit seruir. Si i'aide un fol, disoit-il à part soy, i'aideray mon amy, si la folie me rend blasmable, son amitié me sert d'excuse, de luy fournir des aides en son dessein, ie sçay que c'est fomenter la folie : mais c'est aussi nourrir son amitié, que feray-je ? Voilà deux motifs contraires, l'un m'empesche l'autre me porte à seruir mon amy, seroit-ce pas mieux fait de tascher à le dissuader de sa folle entreprise ? Ie ne sçauois failir en tentant quelque voye ; puis que ie suis son amy, parlons luy franchement.

Monsieur, dit-il, & cordial amy, vous ne doutez point de mon affection, & ie suis assureé de la vostre,

nous devons donc tous deux supporter nos franchises ; permettez-moy de vous ouvrir mon cœur , qui passionne vostre bien , comme le vostre est desirieux du mien ; est-il possible que vous soyez venu jusques à ce point où les fols seulement ont pouvoir d'arriuer ? Leur nombre est-il pas assez grand ? Pourquoi le voulez-vous accroistre ? Vous recherchez , me dites-vous , le secret de la Pierre , qui pourroit sans folie en auoir la pensée ? Bien moins en former le dessein ? Ce que les sages blasment sans doute est folie , vostre dessein a esté de tout temps méprisé & blasmé par les sages , tous les meilleurs esprits ne peuvent souffrir seulement qu'on en parle , l'on dit que la commune voix du Peuple est celle pareillement de Dieu ; or dites-moy en quelle estime sont ceux de vostre estoffe ; par derision l'on les appelle les souffleurs , banqueroutiers & abuseurs ; quand mesme on auroit

tort de leur donner ces noms & ce blafme public, vous n'eftes point excufable; car vous deuez eftre foigneux de voftre renommée, & refuit ce qui la peut ternir, bien que la chofe foit en elle exempte de reproche; fouuent nous fommes obligez, & la prudence le commande, de regarder les chofes non point comme elles font en leur nature; mais dans le fentiment commun. Parmy certaines Nations, c'eft affez pour eftre eftimé fol, de porter vn Chapeau fur la tefte, de foy la chofe eft innocente, pourtant fi vous eftiez parmy ces Peuples, vous n'en porteriez pas; adaptons cet exemple, poſons que la Pierre eft poſſible & fa recherche irreprochable, puis que cela fuffit pour eftre eftimé fol; la prudence vous dicte de quitter ce deſſein; mais tant s'en faut que ie la croye poſſible, la raifon me contraint à penfer le contraire; dites-m'en vn qui iamais l'ait trouué; pluſieurs en ont eſcrit,

mais connoissez-vous pas que la pluspart des escritures sont des fables ? Si j'inventois vne façon d'écrire dans la Lune, croiriez-vous que j'y aurois escrit ; tous ceux qui en ont escrit, iamais n'en ont veu les effets, les assurances que l'on fait de soy-mesme ne sont pas receuables ; plusieurs ont escrit qu'ils l'ont fait : Mais iamais d'autres ne l'ont osé écrire, les hommes à qui les mains fretillent & demangent, pour laisser à leur posterité ce qui se passe de leur temps, jusques-là que n'ayant rien de remarquable, ont controuvé des fables, auroient eu vn effet si rare & merueilleux ? Auez-vous iamais leu parmy nos Histoires, mesme parmy nos fables, qu'un assure d'un autre, un tel a fait la Pierre ? Il est vray que l'argument ne conuainct pas de dire, - personne ne l'a fait, donc elle est impossible.

C'est neantmoins vn préjugé bien fort ; car ie vois que les hommes qui

ont inuenté les Arts plus difficiles, ont môté iufques dedans les Cieux, pour en sonder les mouuements & les refforts : quoy de plus admirable que la façon de faire le papier, le verre, la poudre, & plusieurs autres choses que le commun professe : Les hommes ont peu inuenter ces merueilles, & non pas le moyen de faire cette Pierre ; marque évidente qu'elle n'est pas possible, du moins s'ensuit clairement qu'elle est plus difficile que tous les Arts que les hommes ont trouué. Or ie peux dire qu'après l'invention de tirer de la cendre, vnumeur suffisante pour faire du Crystal, il n'y a rien qui ne surpasse nos portées, il semble que ce soit-là les bornes & limites de nostre capacité ; c'est donc folie de s'amuser & songer aux moyens de passer plus auant, vous pourriez bien dire que l'esprit des humains va plus loin qu'on ne pense, qu'auparauant qu'on ait trouué cét Art tout admirable, qui

nous fournit le verre, l'on pensoit que les hommes n'y pourroient pas atteindre, & toutesfois l'effet a fait voir le contraire; ainsi l'on pourroit raisonner, qu'encore qu'il semble que nos portées soient limitées par toutes ces merueilles, elles peuvent pourtant encore aller plus outre, & iusques à cette Pierre, qui a brisé la teste à tant de monde, & de là asseurer qu'on ne doit point blasmer vostre entreprise; mais à n'en point mentir, pour excuser vostre folie, vous passerez pour temeraire: sçauiez-vous pas que tant d'esprits qui ont passé pour des Oracles, n'ont peu arriuer à ce point? Croiriez-vous bien les deuaner en science & doctrine? Votre esprit vous paroist-il plus raffiné? Vos yeux plus clairuoyants? Et votre iugement moins sujet aux abus? Les plus sçauants n'ont pû debusquer ces Milons en Doctrine, & vous pensez le pouuoir faire: c'est vn nœud Gordien, que les plus

esclairez avec leurs effets n'ont jamais dénoüé, & vous l'entreprennez; l'on ne dira plus que vous estes vn fol; mais vn fol temeraire. M'alleguez-vous point que vous ne croyez pas auoir plus de science; mais que vous espérez auoir plus de bon-heur? Dieu vous garde de mal, vous vous appuyez sur le hazard, avez-vous fait vostre horoscope? La constellation qui dominoit en vostre naissance vous l'a-t'elle promis? Est-ce là vostre appuy? Voyons vn peu s'il est solide; aurois je bonne grace? Si ie disois ie sçay bien que Cezar a laissé quelque partie du monde à conquerir, que le grand Alexandre a receu des soufflets des mains de la Fortune, que le Roy n'a pas pris cette place; ie sçay pareillement que ie n'ay pas, ny tant d'adresse & de courage que les Cezars & Alexandres, ny la puissance égale à celle de mon Roy, ie croy pourtant faire mieux qu'eux & en venir à bout; car si ie n'ay tant

de moyens i'auray plus de bon-heur ; voilà mon cher amy , la fermeté de vostre fondement, gardez-vous bien de bastir sur ce fable , autrement l'on dira que vous estes vn fol ; mais vn fol temeraire & ridicule tout ensemble.

Mais supposons encore que vous auez plus de bon-heur , & que le temps auquel vous estes né , estoit celuy auquel les estoilles estoient plus disposées à marquer avec le pinceau de leurs benignes influences , la naissance d'un homme , le bon-heur donne-t'il l'impossible ? Nostre bon-heur nous feroit donc attendre ce que Dieu mesme ne peut pas vous donner ; ce seroit vn estrange bon-heur & plus que tout puissant ; mais vous n'auoüez pas que vôtre Pierre est impossible , mes raisons precedentes n'ont pas assez de poids sur vn esprit comme le vostre , establissons en d'autres qui vous arrestent tout à coup.

Pour cette fin, dites-moy, qu'en-

C v

rendez-vous par cette pierre ; c'est vn Soulfhre parfait qu'il faut rendre fusible, afin que le jettant sur vn métal, mesme sur du Mercure, il se rende fixe, & le change en fin or, & pour lors il s'appelle Elixir, lequel estant subtilisé comme il peut estre, à si grande vertu qu'il va à l'infiny, voila à mon aduis toute ce que vous en dites, voyons donc si tout cela se peut.

Premierement d'vn Souphre, d'vne pierre, l'on en doit faire vne huile, Moyse n'a pas fait dauantage; secondement, en cecy l'on fixe le Mercure, & l'on le change encore. O les belles chimeres, faire vn corps d'vn esprit, vn Roy d'vn Seruiteur, & au rebours, d'vn corps faire vn esprit, & d'vn Roy vn valet ; passe pour l'vn, mais l'autre ne se peut; d'vn homme l'on peut bien faire vn diable ; mais non d'vn diable vn homme ; si tout cela se peut ne me dites donc plus que les prodiges de l'Egypte estoient miracu-

leux , puis que sans des miracles vous espérez en pouuoit faire autant ; entre tous les miracles il n'y en a point qui soit plus estonnant que celuy qui change les natures, & dans vostre secret vous pretendez sans faire aucun miracle, vn changement de diuerses natures, & vous voulez encore que dans ce changement, vn grain de ce changeant, ait la vertu d'en conuertir à l'infiny ; tout de mesme que si vne goutte de vin jetté dedans la mer, pouuoit conuertir tout en vin, sont-ce pas resueries ?

Dauantage, vous dites qu'il faut faire vn Soulfre parfait, & reduire la nature metallique à sa perfection, voyez-vous pas qu'il ne se peut ? Que nous ne sçauons pas les proportions des éléments, d'où naist la diuersité des formes & especes minerales, & quand nous les sçaurions, comme pourrions-nous former des metaux, si le moyen que tient la nature à mélanger les ele-

ments, ne peut estre connu? Car la nature opere és cauernes & mines profondes de la terre où nos yeux ne peuuent penetrer; voyez quand tout cela seroit connu, comment pourrions-nous en operant égaler la chaleur agente, moyennant laquelle la matiere vient à perfection? Il est certain que la nature se sert d'un certain degré de chaleur dont les métaux reçoivent leur estre, & le Chymique ne connoist pas tels degrez de chaleur, comment pourrez-vous donc composer vostre Pierre?

De plus vous vous vantez par vostre Pierre, de pouuoir changer le cuiure en or, & tout autre métal; vous dites aussi que vous estes Philosophe, or les Philosophes disent qu'une espeece ne peut estre conuertie en vne autre, voyez vous pas que vous vous contredites, dites plutôt que vostre Pierre a le pouuoir de changer les sages en fols, & les riches en pauvres.

Voyez vous pas encore . que la nature demeure les mille ans tous entiers à former vn métal , auriez-vous bien l'espoir de viure si long-temps ? Où la temerité de faire mieux que la nature ? Croyez moy donc, mon cher amy , quittez-moy ce dessein , estimant impossible son accomplissement. Que si vous résistez encore , ramenteuez-vous vn milion d'exemples qui vous le preschent sans rien dire , combien en a-t'on veu qui de riches sont deuenus très-pauures ? d'hommes d'honneur méprisez d'vn chacun , pour auoir voulu faire ce que vous desirez ? faites-vous sages par le malheur des autres , pourquoy ne craignez-vous voyant brûler vostre maison voisine.

Que si vostre propre interest n'est pas motif suffisant pour vous persuader , adjoutez-y la consideration de vostre cher amy , hé quoy que dira-t'on de moy , que j'aime vn homme qui veut faire la Pierre, que

mon meilleur amy soit au nombre des fols, ie suis perdu de reputation, en vous blessant vous me tuez, voulant vous perdre, à mesme téps vous me perdez ; dans le danger vous me voudriez sauuer, vous voyez le danger où ie suis ; ne pensez pas à me sauuer, mais sauuez-vous & vous me sauuez, n'estes-vous pas encore persuadé ; ie n'ay plus que deux mots à vous dire, vostre propre interest n'a pû vous détourner, mon respect ne vous peut ébranler, vous estes bon Chrestien, peutestre que le respect de Dieu aura assez de force : Vous ne sçavez que trop qu'un homme qui a pris ce dessein ne pense plus à autre chose, il n'est capable d'aucun autre entretien ; s'il pense à Dieu, c'est pour le supplier de seconder ses volontez : O le braue seruiteur qui ne pense à son Maistre que pour iher de luy ! ainsi les ans se passent imperceptiblement, la mort auance & ne perd point de temps, & mon

paure Chymique qui a logé son cœur avec son thresor, se voit bien estonné ; il faut penser à rendre compte deuant vn Iuge, autant rigoureux qu'équitable, il doit parant examiner toute sa vie passée, hélas que vera-t'il ? Il connoistra que ses plus serieuses & meilleures actions ont esté de souffler du charbon, de mécher vne Lampe, de Lutter vn Vaisseau, de rompre vn Mattrat, briser vne cornuë, remplir des Alambics, fondre dans vn creuset, bouquiner dans Hermes, ruminer vn Raymond Lulle, colliger vn Heber, apestiller Flamet, accorder les Autheurs, amasser des secrets, consulter les Chymiques, ne parler d'autres choses que de congeler le Mercure, trouuer la quint-essence, faire la bien-heureuse Pierre Philosophale, disputer du Cerf sautant, de l'Aigle volante, de la teste du Corbeau, du Sean d'Hermes, du Luth de Sapience, du Dragon qui se deuore la

queüe, du Taureau enflé, du noir plus noir que le noir, & plusieurs autres termes qui sont capables de chasser les demons ; à quoy bon tout cela ? Dieu l'a-t'il commandé ? A-t'il dit de laisser tout le reste pour s'occuper à vn fourneau ? Qu'elle excuse pourrez-vous apporter étant porté au Tribunal épouventable ? On ne vous dira pas pour lors avez-vous bien soufflé, sçavez-vous grenailler les Metaux, & pinser vn creuset ? Tirez-vous bien le Mercure du plomb ? Estes-vous bien adroit à faire vne amalgame ? Pourriez-vous bien calciner Jupiter & Venus ? Reuerberer le Soleil & la Lune ? Precipiter la poudre d'Antimoine ? Rendre Mars impalpable ? Mais seulement avez-vous bien employé vostre temps, rendu vostre deuoir à Dieu ? Vous Iuges, avez-vous bien examiné les causes des parties pour rendre la Iustice ? Vous Prestres, Religieux & autres dediez au Service de Dieu, avez-

du Philosophe inconnu. 65

vous bien deffery vos Autels ?
Auez-vous fait vos Meditations ?
Vous Gentils-hommes qui n'avez
rien à faire , auez-vous fait quel-
que bonne Lecture ? Vous estes-
vous trouué aux Predications pour
estre instruiçts de vos devoirs ? Que
luy direz-vous tous ? Luy répon-
drez-vous point , Seigneur i'estois
trop empesché , ie ne pouuois estre
éloigné de mes fourneaux , ie de-
uois prendre garde exactement aux
signes qui paroissoient en ma ma-
tiere , ie deuois estre prest pour aug-
menter & amoindrir mon feu , au-
rement Adieu tous mes Labears ;
croirez vous point que Dieu aura
égard à vos sottises ? Certes il est
bien à craindre qu'il ne vous preci-
pité dans l'abyssme infernal , pour
auoir mieux aimé precipiter vn an-
timoine , que faire vne bonne Oraï-
son , qu'il ne vous donne le noir
tres-noir , & le rouge tres-rouge ,
dans les flammes d'enfer , & par-
tant cher amy , ie vous coniure de

cesser, arrestez-vous au principal, & laissez l'accessoire.

Voila Messieurs, le discours que me fit cet amy, qui m'étonna autant que sa rencontre m'auoit causé de ioye; comme il estoit habitué & connu dans la ville, i'attendois de luy vne assistance pour paruenir à mon dessein, & ie vis aussi-tost, qu'il n'en approuuoit pas seulement la pensée, ie ne pû pas m'empescher de luy dire.

Monsieur, ie suis extrêmement trompé, ie vous ay dit tous mes desseins pensant que vous m'assisteriez, en me donnant la connoissance de quelque habile Philosophe, & vous déployez toute vostre eloquence pour m'éloigner de ma recherche, ie suis encore au port, & vous me voulez faire prendre terre; quand mon dessein seroit blasmable, feray-je bien de le quitter si-tost, après l'auoir concen? Diriez-vous pas vous-mesme, que ie suis vn volage?

du Philosophe inconnu. 67

Ah! cher amy, l'on ne sçauroit trop tost se retirer du mal.

Je ne sçay si c'est mal, l'experience seule le peut faire connoistre.

Tres-mauuaise maxime, d'abandonner le mal quand on sent ses rigueurs; c'est faire comme ceux qui ferment leur estables quand les Cheuaux sont pris, c'est comme ces malades à qui le Medecin deffend certaines viandes, ils n'obeyssent qu'après en auoir ressenteny les incommoditez.

A vostre dire il ne faudroit rien entreprendre qu'on ne soit asséuré.

C'est vne des maximes qu'établit la Prudence.

Mais elle est contraire aux grands courages.

Plûtost à la temerité.

Vous dites donc temerité, ce que i'appelle grand courage.

Je donne à chaque chose son veritable nom.

Quoy qu'il en soit, ce que vous dites est impossible, il n'y a que

Dieu qui puisse estre assuré de ce qu'il entreprend.

Absolument ce que vous dites est vray ; mais quand ie dis qu'on doit estre assuré, j'entends Moralement, & non Metaphysiquement, ce que ie ne vois pas en vous ; vous iouëz à l'hazard.

Cas estrange , de voir les bons esprits se laisser emporter au sentiment du commun Peuple.

Plus estrange cent fois , de fournir à ce Peuples , des sujets de risée.

Que nous sommes contraires en nos opinions!

La vostre est donc tres-fausse, puis que la mienne est veritable.

Comme le voyez-vous ?

Il faudroit estre auengle.

Serez-vous long-temps dans cet erreur ?

Quand perdrez vous vostre obstination ?

Vrayement vous me faites pitié, Et ie vous porte grande compassion.

du Philosophe inconnu. 69

A ce que ie peux voir iamais nous ne ferons d'accord.

Il n'y a pas grande affaire.

Pleût à Dieu.

Laissez vostre dessein, & suiuez mon conseil.

Ie ne peux pas le faire, tant plus que ie m'y forceray, tant plus vous seray-je contraire.

N'en parlons donc meshuy.

Si feray, car ie pretends que vous m'aidiez.

Que ie vous aide à estre fol? Seray-je si peu sage?

Mais ie suis vostre amy, pourquoy ne m'aidez-vous pas?

Si feray, horsmis à vous ruiner.

Ce n'est pas me ruiner que de contribuer à empescher ma ruine, & puis la complaisance d'un amy fait faire quelque chose.

Ce n'est pas estre amy, quand pour complaire on cause du dommage.

Les Medecins pourtant pour complaire aux malades, leurs per-

mettent des viandes contraires.

Ils n'en sont pas plus sages; si vous me demandiez vn poignard pour vous percer le sein, selon vos loix, ie serois obligé à vous le mettre en main, ie ne comprend point ces maximes.

Cher amy, que vous m'este cruel, me pensant estre doux.

C'est en quoy ie déplore mon sort, de vous faire du mal procurant vostre bien; c'est vne marque que vostre mal est incurable.

Donnez-moy donc ce que ie vous demande, quand vn malade est hors d'espoir de guarison l'on luy accorde tout, donnez-moy seulement la connoissance de quelque Philosophe, cette demande ne paroist pas d'vn fol, puis que les fols refusent la compagnie des sages.

Vostre demande n'est pas folle, mais le motif est ridicule, neantmoins puis que ie ne vois aucun espoir de guarison, ie seray excusable si ie vous traite en incurable c'est

bien à contre-cœur que vous me contraignez à estre vn de vos Bourreaux, vous le voulez c'est assez dire, dites-moy où vous estes logé, & demain sans faillir i'enuoyeray du matin le plus fameux en l'art que vous cherchez, assommez vous l'vn, l'autre; ruinez-vous, perdez vos biens, vos reputations, ie n'y scaurois que faire, i'ay fait les deuoirs d'vn amy, ie ne peux dauantage.

Après que nous nous fûmes separez, ie me mis à resuer sur nostre conference, & connû que veritablement, le dessein que i'auois estoit d'vne estrange nature, qu'il traistroit après soy tous les obstacles imaginables, veu que les amis mesme y forment des oppositions; ie sentoïis mon esprit tant soit peu ébranlé, tant est puissant le conseil d'vn amy. Mais aussi-tost, ce Soleil qui me seruoit de guide, dissipa les brouillards de ces pensées contraires, & me fist voir qu'és ouura-

72 *Les Auantures*
ges de Dieu les difficultez estoient
de bonnes marques, & de grands
témoignages d'une issuë fortunée;
ainsi ie me roidis plus que iamais,
& me munis de resolutions contre
tous accidens, attendant le Philo-
sophe que mon amy m'auoit pro-
mis de m'enuoyer.



ARGVMENT

ARGUMENT

du troisieme Liure.

CE Liure declare comme
le Philosophe se trouua
dans une assemblée de douze
Chymiques qui se disoient Phi-
losophes , où ils dirent tous
leur aduis touchant la Pierre
Philosophale, lesquels estoient
si ridicules , que le Philosophe
inconnu ne se peut empescher
de s'en rire & mocquer , ce qui
occasionna les Chymiques à luy
faire un affront ; mais il gagna
aux pieds. Après il rencontra
deux bons Philosophes qui luy

D

enseignerent quelque chose de bon , puis il s'embarqua sur mer pour s'en reuenir en son Pays ; il fut atteint d'une fâcheuse maladie , consolé par la voix de sa mere defuncte , & assuré de guerison , & qu'il possederoit vn iour le secret de la Pierre , moyennant deux conditions.





LIVRE TROISIÈSME
DES
ADVANTURES
DV
PHILOSOPHE
INCONNV.



GRAND peine le Soleil faisoit voir ses rayons, que ie vis dans ma Chambre vn Vieillard venerable, qui me vint saluer, & offrir son service. Je connus aussitost, que c'estoit ce fameux Philosophe, dont mon amy m'auoit parlé dans les Pays estrangers, la hardiesse est meilleure que la honte; c'est pourquoy i'acceptay sans compliment ses offres, & le priay de me seruir au dessein que i'auois entrepris.

D ij

Quel est, dit-il, vostre dessein ?

C'est de faire la Pierre & l'Elixir des Philosophes.

Quoy Monsieur, estes-vous fils de la science ? Dieu vous donne ses graces, & à moy l'occasion de vous seruir, pour le respect de vôtre amy, & à raison de vos merites que ie connois en connoissant vostre dessein, i'employeray tout mon petit pouuoir à vous donner contentement, & afin de le vous témoigner plus par effets que par paroles, ie veux vous dire quelque chose que ie ne dirois pas à mes plus affidez.

Ie suis graces à Dieu Philosophe, & le plus Ancien qui soit dans nôtre Ville; depuis quarante & tant d'années ie suis à la recherche du Secret, sans en auoir l'entiere connoissance, plusieurs de mes amis sont dans le mesme sort. C'est pourquoy nous nous sommes accordez de faire vne assemblée pour traiter de ce poinct.

Chacun disant son sentiment nous

du Philosophe inconnu: 77

nous pourrons éclaircir de nos doutes. Si vous voulez i'ay assez de credit pour vous y faire entrer, elle se fait dans mon laboratoire. Là vous pourrez apprendre tout ce que nos Labeurs nous ont acquis en tant d'années.

Quelque fol auroit bien refusé vne pareille courtoisie. Après luy auoir témoigné les grands ressentiments que i'aurois à iamais de son affection, ie le suivis en la maison ou quelques-vns des Philosophes estoient déjà dans les attentes.

Tous estants arriuez ie pris leisir de les considerer, pensant tirer des lineaments du visage, quelque connoissance de leur interieur: Ie suis vn peu Physionome. Ce n'est pas que ie veuille approuver cette science qui fait de nos visages comme vne môtre d'Horloge, pour découvrir les ressorts de nostre ame, c'est seulement pour rapporter ingenüement tout ce qui s'est passé, & certes si souuent le visage est

menteur, quelquefois aussi il dit la verité. Quoy qu'il en soit, ie ne me trompay point, ie vis bien à leur trogne qu'ils estoient Alchimistes, & non pas Philosophes. Les vns estoient tous charbonnez, les autres auoient la moustache brûlée, les vns les yeux estincelants, d'autres les mains tremblantes pour auoir trop manié de Mercure, & presque tous portoient la mine de se chauffer en Esté, aussi bien qu'en Hyuer.

Autrefois vn docte & habile homme m'auoit donné Conseil, de ne iamais voir d'Alchimistes, d'autant que tous estoient Sophistes, & capables de détourner plutôt, que d'enseigner le chemin veritable de nostre grand Ouurage, j'eusse par tant voulu ny pas estre engagé. Neantmoins considerant que rien n'estoit à mépriser, que fort souuent les plus grands fols sans y penser instruisoient les plus sages, ie me disposay à les ouïr iusques à la

fin. Chacun ayant pris place conformément au nom que leur soufflets auoient acquis ; le Vieillard dont ie vous ay parlé comme plus ancien tenoit le haut bout parmy eux , les fols ont le pouuoir de garder la police ainsi que les plus sages, ce fut luy qui ouurit l'assemblée en haranguant de cette sorte.

MESSIEURS ,
Nous sommes tous frappés au mesme coin , si les mesmes desirs ont emparé nos cœurs , le mesme malheur aussi nous accompagne. Nous desirons tous vnanimement posseder ce grand secret de la nature , qui chasse toutes nos miseres en nous donnant de l'or & guarissant nos maladies , & le mesme destin nous en deffend la connoissance.

Ayant resué sur ce malheur , i'ay crû qu'il prouenoit d'vn manquement auquel nous pouuions apporter du remede.

La jalousie que nous avons de nos secrets nous fait tenir trop retiré, nous voudrions seuls posséder ce thresor, & comme chacun croit en sçavoir plus que son compagnon, chacun aussi se tient caché; sans doute c'est la cause pourquoy nous sommes si long-temps ignorants.

En toute sorte de matiere quand il est question d'estre assure d'un poinct, les assemblées sont necessaires, voyez-vous pas que pour sçavoir la maladie de quelque homme de marque, le Medecin ordinaire ne se fie point à son jugement propre, l'on fait vne consulte. Dans les poincts de la Religion, les Docteurs n'osent determiner en leur particulier, d'où vient que l'on assemble les Conciles Generaux. Deux yeux voyent davantage qu'un.

C'est pour cela que nous avons tres-sagement conclud cette assemblée. Nous n'avons peu en nos par-

du Philosophe inconnu. 81

viculiers (du moins ie le crois de la forte) estre assureé du secret de la pierre , tous ensemble éclaircissions nos doutes. Ie vous coniuere par le grand pere Hermes de parler franchement , il ne faut rien celer aux enfans de l'art , soyez tous ingenus à dire vos pensées , après nous les pourrons examiner , discerner le bon d'auec le mauuais , & puis travailler par ensemble ; ne soyons pas jaloux , ce thresor est assez grand pour douze ou treize que nous sommes.

Son discours acheué le premier Alchimiste declara son aduis , & tous les autres consecutiuellement.

Ie vous les veux bien rapporter , afin de faire voir à tout le monde , ou la recherche de la Pierre peut porter les esprits des humains , & croyez-moy , Messieurs , que tout ce que i'ay dit , que ie dis , & diray en ce present Liure , ne sont point contes qui soient faits à plaisir. Ie ne diray pas vn seul mot comme ie

D v

n'ay pas dit que ie n'aye veü, ou fait, ou entendu.

*ADVIS DV PREMIER
Alchymiste.*

Qu'il faut travailler sur le Soleil.

MESSIEURS,
Il y a vingt-ans & dauantage que ie m'occupe à la recherche du grand secret Philosophal. Eay leu & releu tous les Liures, i'ay conferé avec les plus Doctes, i'ay couru le Pays sans toutefois iouir du fruit de mes souhaits, ie confesse n'auoir rien fait iusques à present. C'est que la beniste-heure n'étoit encore sonnée, à laquelle Dieu vouloit me réjouir de cette grace. Mais autourd'huy la gloire en soit au Tout-puissant i'ay trouué ce tresor, ie connois la matiere & la façon de la conduire iusques point de desiré, que voulez-vous de plus? Je ne plains point toutes mes pei-

nes puis qu'à present ie les vois terminées, par vne bonne issue, cè qui nous coûte plus nous est plus agreable, quand nous le possedons.

Apprenez donc de moy, & n'entourez iamais, que le Soleil est la matiere veritable, la raison vous forcera à l'aduoir. E'or est le plus parfait entre tous les métaux, c'est le moins combustible & corruptible, d'autant que les parties sont si pures & subtiles, si vnies par ensemble, que la partie terrestre est deffenduë de la combustion par son humidité, & son humide est detenu si fort par le terrestre qu'il ne peut estre euaporé ny aller en fumée. Partant puis que de sa nature il resiste à la corruption estant poussé à sa dernière pureté, conduit à sa simplicité, & porté dans sa subtilité parfaite, il sera plus incorruptible & conuertty en Potable substance, par le moyen de l'art, conseruera les corps vn long temps en santé, les preservant de la corruption

& parfera les métaux imparfaits, en éloignant l'impureté. Ce qu'étant propre à l'Elixir, il est tres-euident que l'Or manié de la sorte fera nostre diuine Medecine. C'est donc sur l'or qu'il nous faut travailler.

2. Vous sçauiez bien que l'Elixir doit transmuer tous les métaux en Or; C'est partant l'Or qui le compose, dautant que les transmurations se font plus aisément entre les choses qui ont affinité.

3. Toutes les choses sont produites & engendrées par leur semblable, il n'y a que l'homme qui puisse faire vn homme, le lyon, vn lyon, donc le seul or pourra faire de l'or. De plus en faisant l'Elixir, nous pretendons pousser la nature métallique à la plus grande perfection qu'elle pourroit auoir, il fera donc plus conuenable de prendre ce qui est plus parfait dans la mesme nature, c'est autant de chemin auancé, l'or est donc la matiere.

du Philosophe inconnu. 85

Voyez vous pas aussi que les Philosophes appellent l'or, la teinture du rouge.

Voulez-vous donc que nous faisons la Pierre ? prenez-moy le plus beau, & depuré Soleil, tirez en le mercure, reiettez-le dessus la chaux, elle se dissoudra, puis nous sublimerons, nous noircirons, nous blanchirons, nous rougirons & nous aurons la precieuse Pierre, & l'Elixir rouge: pour la blanche, au lieu de l'or prenez l'argent, & observez le mesme regime; par-bleu ie jure, que voila le secret.

*ADVIS DV SECOND
Alchimiste.*

Qu'il faut travailler sur Saturne.

MESSIEURS,
Il est tres-assuré que pour parfaire ce divin Magistere, il ne faut point sortir de la nature metal-

dre vn métal. Mais comme la premiere operation de nostre œuvre est la solution ou liquefaction, il est absolument requis d'en choisir vn qui se puisse aisément soudre & liquesier; c'est pourquoy i'estime estre Saturne, d'autant qu'il est d'une facile fusion. Nous l'appellons ainsi, & ce nom luy a esté donné, pour nous signifier qu'il est le pere des métaux, comme Saturne est le pere des Dieux. Nous voulons faire l'Or, c'est donc sans doute par l'entremise de son pere. Il ne faudroit point auoir leu pour renouer en doute ce principe certain. Gebert a-t'il pas dit que dans Saturne sont contenus tous les métaux des Philosophes? Rasis a-t'il pas enseigné que dans Saturne sont le Soleil & la Lune, non pas visiblement. Ainsi nous n'auons rien à faire qu'à les rendre visibles en faisant l'occulte manifeste, pour auoir l'Elixir, d'où vient que Pythagore a dit que dans Saturne estoit tout

du Philosophe inconnu. 87

le secret : trions donc le Mercure du plomb, purifions-le bien, le jet- tant plusieurs fois sur son souffre, nous aurons la matiere que nous enfermerons dans l'œuf philoso- phique, le conduisant comme vous sçavez tous. Et de cecy ie suis tant assureé, que i'ay veu reüssir vne projection d'vne certaine poudre, faite avec le Saturne. Que ne suis- je également certain d'aller vn iour au Ciel.

*ADVIS DV TROISIE' ME
Alchymiste.*

Mars est la vraye matiere.

MESSIEURS,
En la composition de nô- tre grand secret, nous devons ren- dre fixe le volatil, par le moyen du fixe. Le peut tirer de là vne infailli- ble consequence, que le métal qui a vn souffre le plus fixe, est nostre vraye matiere : estant tres-evident- lique, par consequent il faut preu-

que le plus fixe, fixe mieux. Disons donc que c'est Mars dont le soufre est plus fixe que celuy du reste des métaux. L'Or a bien le sien fixe, mais il n'en a pas plus qu'il ne luy en faut, ainsi il ne peut donner fixation sans préjudice de soy-mesme. Si fait bien Mars, il a le soufre plus fixe qu'il n'est requis pour soy, il pourra donc fixer sans interest.

2. Il est indubitable que tant plus qu'une chose approche de l'Element terrestre, tant plus croist en icelle la celeste vertu: c'est ainsi qu'a sagement philosophé l'incomparable Raymond-Lulle; or tant plus que la vertu celeste croist dans quelque sujet, tant plus forts & vertueux sont ses esprits.

En la creation de nostre Pierre, il faut que les esprits qui nous sont necessaires, soient de grande vertu, pour faire la solution naturelle philosophique: tryons-les donc, d'un corps qui a beaucoup de terrestrité. Mars en a plus que tous, arre-

du Philosophe inconnu. 89
Stons-nous à Mars.

Souvenez-vous encore que Rasis Rudigenus & autres Philosophes, commandent de prendre notre Pierre après l'entrée du Soleil au Belier : c'est pour montrer que le principe de la Pierre, n'est autre que le fer, veu que Aries est la maison de Mars.

C'est pour cela, que parmy les Planettes, Mars est logé au dessus & auprès du Soleil, pour nous signifier qu'il est le pere qui l'engendra.

C'est pour cela encore, que les Fables ont feint, que les métaux rendoient hommage à Mars, comme estant le principal d'entre eux, & ce grand Roy qui produit nostre Roy, & la Reine, le Soleil & la Lune.

Voilà mon sentiment, tirons l'esprit du fer, & nous aurons les principes de l'Oeuure. Par mon plus grand serment ie dis la verité.

*Aduis du quatriesme
Alchymiste.*

L'Antimoine est la vraye matiere.

MESSIEURS,
Les Philosophes parlant de
nostre Pierre, sont tous d'accord,
que le Magistere estant conduit
comme il est necessaire, vn Roy s'y
engendrera, plus noble & plus par-
fait que son pere.

Je pose ce veritable fondement,
que toutes les paroles qu'ils ont dit
sont mysterieuses; & que iamais ils
n'ont mieux dit la verité qu'en la
couurant de quelques écorces. Ils
appellent nostre Elixir vn Roy, il
faut donc qu'vn Roy en soit le Pe-
re; & s'y il faut que ce pere ne soit
qu'vn petit Roy à son égard. Or
fus entrons dans la nature metalli-
que, de laquelle i'aduoite qu'il ne
faut point sortir, dites-moy lequel
des mineraux & des métaux est ap-

du Philosophe inconnu. 91
pellé le Roytelet, Est-ce pas l'Antimoine ? Duquel nous faisons le Regule ? C'est le petit Roy qui engendre vn grand Roy.

C'est pourquoy vn Philosophe a dit que l'on trouuoit la Pierre és cheueux de la Vierge Paschale, & vn autre nous commande de prendre le germe des cheueux. Cette Vierge Paschale, sans doute est l'Antimoine, qui ne peut endurer le commerce avec les métaux, si tost qu'il s'en approche il les brise foudain; l'Or mesme le plus fort pâlit à ses approches. C'est cette Vierge qui ne scauroit souffrir quelque conjunction. C'est parmy les cheueux que se trouue la Pierre, voyez-vous pas que l'Antimoine est tout remply de filets argentins qui ressemblent aux cheueux ?

Et certes Artephius le dit tout clairement (nostre Antimoine des parties de Saturne) & ce qui me confirme dans ce mien sentiment, est que ie suis certain qu'avec l'An-

timoine l'on fait vne eau Royale, qui fixe en or le Mercure de Saturne. Croyez-moy donc, Messieurs, c'est là nostre matiere ; quand ie deurois mourir ie seray ferme en cette opinion.

*Avis du cinquiesme
Alchymiste.*

*L'Antimoine, le Vitriol & l'Arse-
enic, sont la vraye matiere.*

I'Aduouë Messieurs, que l'Antimoine est la matiere de la Pierre, mais non pas la totale. Il est certain qu'il faut trois choses, autrement les plus grands Philosophes ont esté tous trompez. Il faut vn corps, vne ame, & vn esprit, de les vouloir tirer d'une mesme matiere, seroit vouloir ce qui n'est pas possible. Si vn mesme sujet auoit l'esprit, le corps, & l'ame bons, il seroit vn parfait composé, il n'y en auroit point de plus noble, & par-

du Philosophe inconnu. 93

tant ne pourroit estre la matiere qui est tres-vile, & de bas pris au sentiment de tous. Tenez donc pour principe de l'art que nous devons tirer ces trois susdites choses, de trois choses distinctes; de l'une, l'ame; de l'autre, l'esprit, & de l'autre, le corps; & apprenez qu'ou reside vn bon corps il n'y a point de bon esprit, non plus que de bonne ame, ou est vn bon esprit, l'ame & le corps n'y sont pas bons, & ou est la bonne Ame, le corps & l'esprit ny valent rien du tout. Je ne parle que par experience. Cela estant, considerons la chose qui a le meilleur Soulfre, & tirons-en le corps, rejetant tout le reste. Prenons pareillement celle qui a la meilleure ame, en rejetant & le corps & l'esprit, ainsi celle qui a vn bon esprit en rejetant & son corps & son ame, par ainsi nous aurons nos trois bonnes matieres qui n'en feront qu'une parfaite. De trois Pierres, dit vn grand Philosophe se

compose nostre diuine Pierre , & afin de ne vous rien cacher, sçachez en premier lieu , que le corps ou le Soulphre , se doit tirer de l'Antimoine , aussi a-t'il la teinture de l'Or.

Le Vitriol doit fournir son esprit, & l'ame l'Arsenic; & comme il y a deux Pierres, ou deux Elixirs, l'un blanc & l'autre rouge, ainsi il y a deux Arsenics qui fournissent deux ames , & la blanche & la rouge. Ayant ces trois matieres, vous devez les despurer parfaitement, puis les conioindre , & enfermer dans le Vaisseau , & conduire l'ouurage. Le Soulphre d'Antimoine fixera l'esprit du Vitriol, penetrera, & l'Arsenic tiendra. Je prends Hermes pour témoin si iamais on a parlé si clairement & veritablement, & ceux-là seront fols qui ne me voudront croire.



**ADVIS DV SIXIESME
Alchymiste.**

*L' Antimoine , le Sublimé, & le Tar-
tre, sont la matiere veritable.*

MESSIEURS ,
A Dieu ne plaise que ie
doute qu'il ne faille trois choses, &
en cela ie suis le sentiment de mon
voisin ; mais nous sommes beau-
côup differents és sujets dont il les
faut tirer Il dit que l'Antimoine
nous fournira le corps, en ce point
encore a-t'il raison, pour les deux
autres ie ne peux pas le concevoir.
Ie dis donc que l'esprit se doit tirer
du Sublimé, moyenne substance
du Mercure vulgaire enseigné par
Geber, & l'ame c'est le Tartre. Ie
pourrois appuyer de raison cette
mienne pensée, si ie n'auois de meil-
leur fondement. L'on dit que le
secret de nostre Pierre est vn don
du grand Dieu, il faut partant qu'il

le reuele; de sorte que le meilleur appuy qu'on peut auoir icy est l'inspiration & reuelation. Je ne dis pas cecy par vanité, c'est plütoft pour ne vous rien celer. Dieu me l'a reuelé, & depuis cette heure fortunée, i'ay eu grande pitié de vous autres, Messieurs, vous sçachant trop éloignez de ma pensée. Je vois bien que vous desirez sçauoir les circonstances, ma franchise qui m'a fait commancer à parler, me commande de vous dire le reste.

I'estois vne des nuits passées endormy assez profondement, tout en dormant ie pensois au secret. Les bons esprits iamais ne sont oisifs, & souuent ils font mieux en dormant qu'en veillant. Je suis fait de la sorte, ie disois en moy-mesme, n'y a-t'il pas moyen d'obtenir cette grace? Dieu du Ciel enuoyez moy quelqu'un qui fauorise mon dessein, ie me sens vn peu foible pour y arriuer par mes Lectures & tra-uaux, i'ay déjà fait mille l'anterne-
rics,

ries, i'ay departy l'Or, ie l'ay exposé à la rosée avec du Mercure, ie l'ay mélé dans mes vrines. I'ay tant perdu de temps & encore plus d'argent, i'ay tant fait de Lectures, i'ay passé les iours & les nuicts entieres à ruminer les Philosophes, & tout ce que i'ay peu ie l'ay mis en pratique, sans iamais voir apparence de reü Tir : ie ne deurois plus y penser, puis que cela m'a fait oublier Dieu; mais il n'est plus en mon pouuoir. Ce dessein a pris vne si forte racine dans mon ame, qu'il faut vn Dieu pour me le faire perdre; partant Seigneur du Ciel, ostez le moy, ou donnez m'en la connoissance. Je n'eus pas plûtôt acheué ce discours, que i'apperceu venir le grand Dieu de la mer, tenant en sa main vn trident, duquel il frappa rudement sur trois choses distinctes qu'il auoit à ses pieds. Puis il me dit, regarde ces trois choses, sont les matieres du secret que tu cherche, vois comme mon Trident les a fait operer,

E

cela te montre assez qu'est-ce que tu dois faire.

Ces trois choses , Messieurs , estoient l'Antimoine, le Sublimé & le Tarte. Après qu'il eut frappé, l'Antimoine se fit poudre impalpable, le Sublimé vn tres-subtil esprit, & le Tarte vne huile precieuse. Parlà ie reconnus la verité du grand secret. Iugez si après cette rare faueur, il est possible d'en douter? Si vn Ange me disoit le contraire ie ne pourrois le croire. Laissez-moy donc vos sentimens, vous estes tous trompez , quittez moy vos raisons & croyez aux reuelations.

Pour moy i'ay déjà acheté ces matieres , i'ay le plus beau Sublimé qu'vn mien amy m'a fait auoir , vn Antimoine des meilleurs , & du Tarte comme ie le desire, tout semblable à celuy que m'a montré Neptune , & ne tiendra qu'à vous de moissonner les fruiçts que i'ay semé, pour les enfans de l'Art, ie n'ay rien de secret. Je mettray dés de-

du Philosophe inconnu. 99

main mon Antimoine avec du Salpêtre, pour le calciner & le reduire en poudre, mon Sublimé à la rosée, & du Tartre de vin de Montpellier; premierement i'en tireray vn sel, & puis l'exposant à l'air en lieu humide il se mettra en huile, & lors i'auray vn beau Trident tout préparé; duquel par ma sage conduite, ie feray vne admirable quintessence, pour guarir toutes sortes de maux; voire mesme quand le malheur seroit si grand, que d'empescher de faire nostre Pierre: ie ne scaurois du moins manquer de composer vne diuine Medecine, qui aura des effets merueilleux; mais ie n'ay garde de douter d'vne issuë tres-heureuse, pourueu que le Ciel qui m'a donné la connoissance du secret, me fournisse aussi tous les moyens pour le mettre en pratique, ie ne peux pas en dire dauantage.

ADVIS DV SEPTIESME
Alchymiste.

*L'Or & le Mercure commun sont
la matiere.*

MESSIEURS,
Souvent la trop grande subtilité de nos esprits, nous empesche de decouvrir la verité. Parce que les Philosophes ont escrit, que l'Or & le Mercure estoient les vrayes matieres, nous nous imaginons que c'est quelque Mercure que jamais nous n'auons manié, estimant que si c'estoit le Mercure vulgaire, les Philosophes auroient parlé trop clairement; & nous ne pensons pas qu'eux mesmes nous indiquant en plusieurs lieux, qu'il ne les faut pas croire quand ils sont clairs en leurs escrits. Posé ce fondement, ils ne scauroient nous mieux tromper, qu'en escriuant candidement la verité. Dieu m'a

du Philosophe inconnu. 101
fait nouvellement la grace de découvrir cette ruzé & finesse, pour me faire connoistre la vraye matiere de la Pierre, à sçauoir le Soleil & Mercure commun. La composition de ce grand Magistere est vne generation, il faut partant le mâle & la femelle, l'or seruira de mâle, & le Mercure de femelle. Et le plus grand secret de l'Art, gist à les preparer & rendre propres à conceuoir pour engendrer : & particulièrement la preparation du Mercure est admirable : pour l'or, nous n'auons qu'à choisir le plus fin, le départit ainsi qu'enseigne l'Art, c'est tout le mystere; mais pour nostre Mercure, le secret est autant difficile à trouuer qu'il est facile à faire, ie ne l'oserois dire sans demander permission au Ciel; ouÿ Seigneur, permettez-moy de declarer aux fils de la Science, ce que ie tiens de vous.

Messieurs, voicy l'vn des plus grands secrets qu'homme viuant ait iamais proferé, *Arrigite aures.* Il

E iij

faut exposer nostre Mereure pendant le iour aux rayons du Soleil, & la nuit à la Lune; ce sont les deux bains de la nature, l'vn sec & l'autre humide: il y doit demeurer trois semaines entieres, il n'y a pas grand affaire, mais qui l'auroit songé si ie ne l'auois dit? Or voicy la raison. Le Mercure a deux ranches dont il le faut sauuer, vne aqueuse, l'autre terrestre: l'aqueuse s'euapore par les rayons & chaleurs du Soleil; la terrestre par le bain humide de la Lune. Mais au nom de Dieu apprenons à nous taire. Cela fait vous conjoignez le Mercure blanc comme neige, avec le Soleil metalique, vous les mettez dans l'œuf Philosophique, il n'y reste plus qu'à gouverner le feu. Le noir viendra par putrefaction, le blanc par generation, le citrin par plus grande decoction, finalement le rouge comme la fine laque ou pauot des campagnes. Ce n'est pas toutefois encore tout, c'est vn

souphre qu'il faut rendre fusible afin qu'il puisse penetrer. Ha! Messieurs, voicy encore vn point & tres-important; mais puis que Dieu m'a permis de dire le premier, ie presume aussi qu'il me permet de dire le second. Nous n'auons qu'à ietter, le diray-je? l'en suis content, si vous gardez vos langues; de l'esprit de vin sept fois rectifié, pour l'Elixir blanc, & de l'huile de tartre pour l'Elixir rouge, ie répond pour ma teste, que c'est là le secret de l'Elixation. Et si i'espere que Dieu aidant nous le ferons vn iour. Il y a quelque temps qu'une personne fort deuote & qui m'est forte amie, songeoit la nuit qu'elle me voyoit tout reuestu de pourpre, & qu'ayant mis bas ce vestement, i'en repreneois vn autre plus beau que le premier; & qu'en fort peu de temps ma chambre se vit pleine de ces habits Royaux. Comme elle eust rapporté ce beau songe ie n'eus point besoin d'un Daniel pour m'en don-

ner l'explication. Je reconnus aussi tost que Dieu me reseruoit le secret de la Pierre, que i'en ferois vne si grande quantité en la multipliant, que i'aurois pour remplir vne chambre; aussi i'ay fait plusieurs Communions à cette fin, i'ay ieusné, i'ay fait plusieurs aumosnes, ie me suis priué des conuersations, i'ay fait quelque voyage pour auoir conference avec vn amy Philosophe, Dieu a voulu recompenser mes peines, ie luy en rend mille actions de graces, & vous exhorte, Messieurs, de la science à en faire le mesme, puis que vous deuez estre participans de mon bon-heur.



AVIS DV HVICTIESME
Alchymiste.

*La terre, la rosée & l'air communs,
sont les trois matieres necessaires.*

MESSIEURS,
La verité me force d'asseu-
rer, qu'en nostre Magistere l'on doit
imiter la nature, que les principes
de nature sont les principes de nô-
tre Art; or est-il que l'eau & la ter-
re commune sont les principes de
nature, tout ce qui est, leur doit le
principe de sa production, ils ne
sont pas pourtant le principe total,
ils sont seulement la matiere, il
manque encore la forme qui n'est
autre que l'air; c'est pourquoy l'on
comparé l'ouurage à la creation de
l'homme.

Dieu fit vn corps avec de la bouë
qui estoit terre & eau, puis il inspi-
ra la vie, prenons donc de la terre
commune, de la rosée du mois de

E v

May; car elle est la plus forte, faisons-en vne boüe qu'on nomme Amalgame, mettons-là dans vn vaisseau de verre, puis allons du matin auant la leuée du Soleil, à la fenestre d'vne tour éléuée, presentons le matras tout ouuert, l'air plus subtil y entrera, puis nous le fermerons. Le figillant du seau du grand Hermes, il n'y aura plus qu'à le conduire en sage Philosophe comme vous estes tous, qui a-t'il de plus facile? Souuenez-vous aussi que les Liures appellent nostre Ouurage vne operation simple de la nature, sans doute la voilà, i'en suis aussi certain comme il n'y a qu'vn Soleil. l'ay leu dans vn bon Liure, prend la terre commune, & l'eau, que le Ciel nous enuoye, veu que la terre ne pourroit pas germer sans humeur & sans arrousement, & pour montrer que l'eau du Ciel est la rosée du mois de May, lisez Artephius, dit il pas en termes tres-exprés? L'eau de la rosée du mois

du Philosophe inconnu. 107
de May nettoye les corps & le La-
ton; vous en ferez pourtant ainsi
que iugerez, pour moy plutôt
mourir que de quitter ce sentiment,
si vous sçauiez d'où ie sçay ce se-
cret, vous ne pourriez pas seule-
ment en douter.

AVIS DV NEVFVIEME
Alchymiste.

*L'Oeuf d'un Cocq est l'unique matie-
re de la Pierre blanche.*

MESSIEURS,
Ie ne suis pas homme à avan-
cer ce dont ie ne suis pas entiere-
ment certain: au poinct que nous
traittons ie mets ma certitude seu-
lement en mes yeux. Ie sçay qu'il y
a deux Pierres comme vous sçau-
ez tous, de la rouge iamais ie n'ay rien
veu, i'ay soufflé comme vous & ie
n'ay fait que des cendres avec mon
charbon. Pour la blanche i'en ay
veu la cause & les effets. Et verita-

E vj

blement l'on a pas tort de dire que c'est vn secret qu'il faut que Dieu réuele, d'autant que naturellement il ne sçauroit tomber dans la pensée des hommes. Vous sçavez que quelquefois, bien qu'il arriue rarement, les Cocqs font des œufs, desquels se produit vn Serpent nommé Basilic, qui tuë de son regard, si l'on les met dans vn fumier, au rapport des Naturalistes. Eussiez-vous iamais crû que c'est-là le secret de la Pierre? Et ie vous iure foy de Maistre Chymique, que i'en suis assure. Céc œuf est la matiere, estant dans le fumier, c'est à dire, dans vn vaisseau de verre, à vn feu de fumier, il s'engendre vn Serpent, c'est à dire, le noir que les Philosophes ont appellé Dragon & Serpent venimeux, il deuiet Basilic qui tuë de son regard, c'est à dire, qu'il se fait Elixir, qui tue & change les métaux imparfaits en Lune tres-luisante. Ie vois bien que mon discours vous estonne, & rou-

tesfois ie ne dis rien que ie n'aye veu moy-mesme, & afin de ne vous rien celer, ie veux vous declarer le procedé & la pratique entiere.

Prenez vn œuf de cocq, ou si vous n'en pouuez auoir, le premier œuf d'une jeune poulette, durcissez-le, puis le mettez dans vn matras qu'enterrerez dans le fumier, laissez-l'y quarante iours entiers, il s'y sera formé vn grand nombre de petits vermisseaux, arrousez vostre fumier d'eau chaude, au bout d'autres quarante iours sera formé vn gros ver, qui mangera tous les petits, & ce gros ver sera de couleur grise, alors prenez du Mercure vulgaire, nourrissez-en vostre gros ver, il en viura huit iours, au bout desquels il sera mort; pour lors prenez vostre vaisseau, mettez-le au feu de cendres, il deuiendra poudre grise impalpable, continüez le feu iusques à la parfaite blancheur, voilà la pierre blanche.

O nature. que tu es admirable!

de faire d'une chose si vile toutes les plus grandes raretez de ce monde. Dieu l'a voulu ainsi, pour cacher aux esprits qui font les raffinés, ce secret merueilleux. Je m'étonne pourtant comme les Philosophes l'ont dit si clairement, & si peu le comprennent; appellent-ils pas notre œuf Philosophique? Et les hommes plus subtils qu'il ne faut, disent que cét œuf est le Vaisseau où se cuit le poullet, & moy ie sçay assurement qu'ils entendent parler de la matiere; mais gardez bien de sonner mot, pour la Pierre rouge ie n'ay rien d'assuré. Je vous diray toutefois, s'il vous plaist, vne pensée qui me vient à present, ce pourroit estre vne inspiration. Comme l'œuf tout entier fait l'Elixir blanc, si nous prenons le jaune en separant le blanc, ferions-nous point le rouge? Mort de ma vie ie le verray, l'experience n'est pas pour me ruiner.

Contentez-vous en attendant,

du Philosophe inconnu. III
d'auoir appris de moy la bien-heu-
reuse Pierre blanche.

ADVIS DV DIXIESME
Alchymiste.

Le Crachat est la matiere.

MESSIEURS,
I'ay leu les meilleurs Philo-
sophes, & ie fais grand estat du bon
MOTIENUS, ie pense que personne
n'a parlé si clairement que luy de la
matiere. Il me souuient qu'il repete
souuent qu'elle se foule aux pieds,
que chacun la porte avec soy, &
la iette dehors. Tout ceey me fait
croire qu'aucun de vous n'a dit la
verité, pardonnez moy si ie vous
parle de la sorte; pour l'Or chacun
n'en porte pas, il me suffit d'auoir
vn peu d'argent; pour les autres
matieres dont vous auez parlé nous
ne les iettons pas hors de nous,
nous ne les foulons pas aux pieds.
A-t'on iamais veu vn homme faire

de l'Antimoine & quelque autre métal ou mineral? Pour l'œuf de Cocq quelqu'un a-t'il iamais pondu?

C'est donc quelque autre chose que vous ne sçavez pas, ie vous diray, c'est bien assez que ie le sçache, puis qu'entre-nous tout est commun: pour vous le témoigner apprenez auourd'huy que la matiere est le crachat, quand nous auons craché marchons nous pas du pied dessus, le iettons nous pas par la bouche? C'est ce que dit Morienus.

Pour vous montrer qu'il y a de la raison, i'ay calciné moy-mesme, plusieurs métaux avec le crachat. Quelle plus grande marque? Et puis chacun connoist assez les vertus merueilleuses qu'a le crachat d'un homme qui est à jeun. Le Fils de Dieu voulut guarir l'Aueugle avec le crachat, pour nous représenter que c'estoit la matiere de nostre Medecine, qui guarit les

du Philosophe inconnu. 113
incurables maladies.

Donc, Messieurs, desirez-vous faire la Pierre? leuons-nous du matin quelques iours assignez, assemblons-nous en quelque part, choisissons vn matras, crachons dedans les vns après les autres, iusqu'à l'aduenant de la quantité necessaire à l'Ouurage. Après nous le mettrons dans le grand Athanor pour conduire en braue Artiste, & nous verrons en moins d'vn an la merueille de toutes les merueilles.

*AVIS DE L'ONZIÈSME
Alchymiste.*

L'Vrine est la matiere.

MESSIEURS,
Il est aussi connu que le Soleil, que la matiere est vne chose vile; non seulement Morinus, mais tous les Philosophes l'ont escrit: elle se trouue parmy les fumiers, elle est foulée aux pieds, chacun la

ierre hors de soy-mesme, elle sert à chacun. Je ne croy pas pourtant que ce soit ce crachat dont l'usage n'est ny bon ny commun, s'il produit quelque effet profitable, c'est pour quelque petite égratigneure qui se guarit pour peu. C'est bien plûtoft l'Vrine à laquelle conuient tres-proprement tout ce qu'ont dit les Philosophes. Raymond-Lulle, estimé de nous tous, l'a dit tout clairement, *vrina iuuenum cholericorum*, l'vrine des jeunes cholériques. Les Histoires mesmes rapportent qu'autrefois on a trouué dans des Vrines des paillettes de fin or: de là ie tire tres-necessairement, que dans l'Vrine est la vertu productiue de l'or, veu que l'on ne peut pas donner ce qu'on n'a pas en soy.

Voyons-nous pas aussi que l'Vrine engendre dans les reins vne pierre; elle en peut faire vne plus riche estant dehors les reins, estant conduite par vne sage main & fer-

mentée Philosophiquement.

Voulez vous donc , Messieurs , que nous fassions la Pierre, prenons l'Urine des jeunes gens , d'un cholérique naturel : j'ay un garçon qui est de cét humeur , j'ay mis bon ordre pour avoir le meilleur vin de l'Europe. Il le boira tout pur, aussi bien il y est accoustumé, après nous le ferons pisser dans l'œuf Philosophique, & nous aurons cette eau de vie, cette eau claire, cét esprit de vin alambiqué par la nature, où tous les Philosophes ont logé leur secret ; nous la circulerons jusques à la quintessence, enfin nous la partagerons ; car de l'effet ie serois fol si i'en pouvois douter, i'ay déjà fait quelque essay, & ay veu l'Orient, le Midy doit paroistre bien-tost, s'il m'estoit permis de vous parler Hebreu, je vous ferois voir mon sentiment représenté mystérieusement, c'est assez pour un coup.

AVIS DV DOVZIESME
Alchymiste.

L'Excrement humain est la matiere.

AN'en point mentir, Messieurs, considerant ce qu'ont écrit les Philosophes, que la matiere est mépriséé, foulée aux pieds, & iet-tée par chacun, l'on pourroit bien penser estre l'Vrine, mais comme ils adjoûtent qu'elle se trouue parmy les plus puants fumiers, cela conuient plus proprement à l'excrement de l'homme; aussi les Livres disent que la matiere est tres-puante. Pour moy i'en ay l'experience, i'en ay mis plusieurs fois dans mon riche Athanor, non pour en faire l'Oeuure: car il n'y a pas long-temps que le Ciel m'en a donné la connoissance; mais pour en composer vn huile incombustible. Croyez moy donc, Messieurs, soumettez vne fois du moins en vostre

vie & vostre jugement à celuy d'un amy. Prenons cette terre fœtide, trions en vne eau mercurielle, faisons-en vn Amalgame precieux, que nous enfermerons dans la tour des secrets, & fiez-vous à moy, nous parferons le Magistere. Si Dieu ne me l'auoit reuelé par sa grace, iamais ie ne l'aurois trouué: Dieu soit loué de tout, qui selon le Psalmiste enrichit les Pauures de l'ordure *de stercore eleuat pauperem*, ce qui me confirme dans cette opinion, est que ie scay qu'un certain a eu dessein d'entreprendre de guairir vne maladie incurable (c'estoit vne vieille hydropisie) par le moyen de l'excrement humain, il a voulu faire bonne-chere trois semaines durant, manger des chappons & perdrix, puis tirer vne admirable medecine de ses excrements, & a asseuré vn tres-honneste & vertueux personnage, qu'il guariroit cet hydropique, adjoûtant qu'il estoit du poil qu'il falloit pour faire

l'excrement necessaire : son poil est roux , ie vous le dis afin que si vous voulez en faire experience , vous ne manquiez aux circonstances. De plus ie fais reflexion , que tous ceux qui ont parfait la Pierre , ont méprisé par après les richesses , se sont retirez hors du tracas du monde , pour viure solitaires : Pourquoi cela ? Parce qu'ils connoissent que tout cét or avec son brillant dont le monde se pare , ne vient que de l'ordure , c'est vn sujet de leur degoust ; sus donc , Messieurs , dès demain assemblons nous icy & traueillons sur l'excrement humain.

Aprés que ce dernier Philosophe eut acheué de declarer son puant sentiment , le President se leua de son siege , leua les mains au Ciel , & le regardant d'vn œil tout amoureux , parla de cette sorte.

Benit soit le Seigneur , autant bon que puissant , qui nous a inspiré la presente assemblée , benit le iour auquel nous l'auons entrepris , be-

à l'heure qui l'auoit terminée.

Ayant le plus d'experience, ne
suyez pas mauuais, Messieurs, si
entreprends de prononcer l'Ar-
rest, & de determiner touchant nô-
tre dessein. Si vous eussiez esté tou-
jours particuliers en celant vos pen-
sées; jamais vous n'aurez veu l'ef-
fet de nostre Pierre; & si, vous sça-
vez tous quelque chose de bon. Je
n'aurois pas moy-mesme, penetré
quelques au fond: mais le grand Dieu
que j'adore vous ayant fait la grace
de deceler vos cœurs, ie suis tout à
fait éclaircy de tous vos sentimens,
& i'en ay formé vn veritable. Oüy,
Messieurs, il n'y a que moy pour le
present, qui aye l'entiere connois-
sance du grand Oeuure d'Hermes;
vous y auez contribué, & partant
suyez vous le celoiz, ie serois vn in-
grat & trop déraisonnable. Louons
Dieu deuant que de rien dire, puis
qu'il l'a ainsi voulu. L'Or seul, Sa-
turne seul, Mars seul, & les autres
matieres dont vous auez parlé, ne



sont pas suffisantes pour faire le grand Oeuure, si fait bien prises conjointements. Oüy, Messieurs, il faut de l'Or, il faut du Plomb, du Fer, de l'Antimoine, du Vitriol, du Sublimé, de l'Arsenic, du Tartre, du Mercure, de l'Eau, de la Terre & de l'Air, il faut vn œuf de Cocq, du Crachat, de l'Vrine, avec de l'Excrement humain.

O que ce n'est pas sans raison qu'vn des vieux Philosophes a dit dans ses Escrits, que nostre Pierre estoit vne salade, qu'il y falloit du sel, de l'huile & du vinaigre. Dans les meilleures salades l'on met toutes sortes d'herbages; aussi dans nostre Pierre il faut sçauoir mêler tout ce que dessus. Je sçay bien que nous trouuerons écrit, qu'il ne faut pas beaucoup de choses pour le Magistere, cela c'est fait pour nous tromper. Sont-ils pas tous d'accord, que chaque chose engend:e son semblable? L'or & l'argent y sont donc necessaires. Disent-ils pas

pas encore que nostre Pierre est engendrée de sept ? Voilà tous les métaux. Disent-ils pas que la vertu minerale doit estre dedās nôtre matiere ? Donc tous les mineraux nous feront de besoin, puis que la vertu minerale est éparce par tout & non pas dans vn seul. Disent-ils pas que les principes de nôtre Art, sont les mesmes que ceux de la Nature ? Voilà la terre, l'eau & l'air. Disent-ils pas qu'il faut vn œuf Philosophique : Voilà nostre œuf de Cocq. Disent-ils pas que la matiere doit estre calcinée Philosophiquement par la voye de nature ? Qu'il faut partant quelque sel de nature : Il faut d'óc du crachat, qui reduit tous les métaux en chaux, & sans brûler les fleurs, & c'est dans ce crachat qu'est-ce sel de nature. Disent-ils pas qu'il faut vn dissolvant qui ne soit corrosif ? Il faut donc de l'urine, il n'y en a point qui soit plus naturel. Ils disent pareillemēt qu'il faut vne terre puante, prenons donc de l'excrément humain.

F

Or sus donc, Messieurs, il se faut réjouir, nous auons le secret, conjoignons les matieres ensemble, puis que ce qu'ont écrit les Philosophes, ne scauroient conuenir qu'à plusieurs, & ie m'asseure que nous reüssirons.

Comme il eut acheué son discours, chacun luy applaudit avec grandes Eloges, & tous en particulier s'offroyent de fournir quelque chose. Moy entendant cela, i'auroisourny volontiers de l'urine; car ie pissais dans mes chausses de rire, iusques-là que le vieil President de toute l'assemblée, s'aperceut bien que ie me riois d'eux. Mais quel moyen de s'en tenir; ie erois que la Sageffe mesme en cette occasion, auroit ry tout ainsi qu'une fole, neantmoins ils le trouuerent fort mauuais: ils disoient par entr'eux, voyez vn peu cet estrange, nous luy auons permis d'estre auditeur de nos secrets, puis il se rit de nous; est ce là le respect qu'on

doit à la vieillesse? Est-ce là la modestie qui est requise és assemblées des Philosophes? Il merite vn affront, chassons-le du logis pour luy apprendre son deuoir.

A mesme temps ie vis que l'vn mettoit la main sur vn soufflet, l'autre prenoit des pincés, l'vn vne liogotiere, l'autre des verres cassez, celuy-cy vne pesle, celuy-là des charbons d'vne liure, l'autre des bouts de briques pour me briser la teste. Ie me vis bien en peine, & crû que le meilleur pour moy estoit de m'enfuir, & que mes pieds me seruiroient plus que toute autre armeure. Si i'eusse resisté j'aurois esté plus mal-traitté que leur Mercure; & en effet dans mes premieres apprehensions, voyant qu'ils s'armoient tous de leurs outils, ie commençois à croire qu'ils m'alloient ietter dans vn fourneau, pour estre sublimé, circulé, distilé, calciné, precipité, reuerberé, cuit, recuit iusqu'à poudre inpalpable. Croyez-

moy que ie l'échappay belle, aussi pris-je resolution ferme de ne iamais m'y retrouver. Le lendemain, sans attendre plus tard, ie sortis de la Ville à la pointe du iour, crainte de rencontrer quelqu'un de mes charbonnez Philosophes; j'en auois vne apprehension si viue, que quelque temps en mon voyage, entrans dans les logis & voyant près du feu vn soufflet & des pinces, je m'imaginois aussi-tost, estre chez vn Chymique; & vne palleur prompte qui se peignoit sur mon visage, donnoit des marques de ma crainte; neantmoins le chemin me fit perdre cette panique peur.

Nonobstant, mon desir de rencontrer la Pierre, croissoit d'autant plus en mon ame, que ie trouuois d'empeschemens, & tous les iours prenoit de nouvelles racines. L'auois autant de passion de rencontrer quelque bon Philosophe, que de peur de trouuer quelque Chymique, mon amour estoit autant

grand pour ceux-là que ma haine
pour ceux-cy.

Ma passion estoit accompagnée
d'un espoir raisonnable, puis que
la haute Prøvidence a coustume de
faire suiure les bonaces, après les
rigueurs des tempestes. Les senti-
ments de quelque mal present sont
les plus certains pronostiques du
bon-heur à venir, & iamais nous
n'auons plus à craindre que pen-
dant qu'il fait calme, ny plus à es-
perer qu'en voyant la bourasque.

Ainsi, mon malheur d'auoir trou-
ué des Alchymistes, me promettoit
le bien de rencontrer des Philoso-
phes, mes esperances ne furent
point deceües. Le Ciel me fit con-
noistre deux fameux personnages
que i'honoreray autant que ie vi-
uray, tous deux sont encore pleins
de vie: L'un est vn bon vieillard qui
demeure dans le premier & plus
celebre Monastere du plus noble &
saint Ordre de l'Eglise de Dieu, ie
veux dire l'Ordre de saint Benoit.

L'autre est vn Abbé de ce mesme Ordre autant renommé par la noblesse de sa race, que par la rareté de sa Doctrine, i'ay leu vn peu de l'Histoire, & certes i'ay connu que les Religieux de ce grand Patriarche, auoient esté dès leurs naissance les premiers inuenteurs des plus rares secrets de la nature, & nous n'auons rien de beau & d'admirable, qu'il n'en ayent eu les premieres connoissances; du moins ils ont connu ce que les autres n'ont iamais peu connoistre. Ce n'est pas dès auourd'huy que Dieu leur a communiqué le secret de la Pierre. Les escrits de plus de douze Abbez Religieux de ce grand Ordre, font assez voir que ce secret n'est pas si rare que le vulgaire pense. La France en a eu quelques.vns, l'Espagne & l'Italie plusieurs; mais sur tout l'Allemagne, comme les curieux scrutateurs des belles Bibliothèques, peuuent assez connoistre. Aussi m'estonnois je lisant dans les

Histoires, les grands biens & richesses dont nous voyons encore les marques, que cet Ordre a autrefois possédé; mais ayant connu cecy dans mes voyages, j'ay congédié mes admirations. Reprenons le fil de nostre Histoire. Je ne fus pas seulement honoré de la connoissance de ces deux Saints & Doctes Philosophes; mais encore de leurs affections, à laquelle ie reciproqueray autant qu'il me sera possible. C'est ce qui me donnoit la liberté de rechercher leur conuersation, à laquelle j'ay beaucoup profité; & certes si iamais le grand Dieu seconde mon vouloir, ie n'en seray iamais ingrat. Neantmoins comme la Prudence leurs commandoit de ne me pas tout dire, aussi mon esprit demouroit toujours dans le desir, & n'estoit pas assez illuminé pour pénétrer dans ces tenebres. Je relisois nuit & iour, ie lisois dans les Livres, & ne pouuois pourtant sortir de l'ignorance, au lieu de m'asseur-

rer dans mes pensées , ils me faisoient douter de ce que ie croyois sçavoir: cela me caufoit autant d'inquietudes que de pensées contraires, mon refuge estoit de voyager, & courir plus auant. Le plaisir de voir des pays éloignez , des nations nouvelles, dissipoit tant soit peu mes ennuys. Estant bien près d'Alexandrie, ie reccu vne Lettre de quelque mien parent qui m'appelloit pour chose d'importance , ie combattis assez long-temps auant que me resoudre; enfin ie me determinay d'approcher mon pays, me laissant gouverner à l'amoureuse Prouidence, qui nous approche de ce que nous voulons, lors que nous pensons en estre tout à fait éloignez: permettez moy de taire combien i'ay euité & souffert de miseres. Les voleurs ne m'ont point épargné sur la terre, non plus que les Pyrates au milieu de la mer. Entre Naples & Rome, ie fus rencontré par vne bande de Bandis,

(ainsi nomment-ils les voleurs) qui pour auoir ma bourse voulurent auoir ma vie; mais le courage que i'auois en la fleur de mon âge, me donna des forces suffisantes pour me dégager d'eux & gagner le premier Bourg voisin, où après auoir demeuré quelque temps ie m'embarquay sur mer; je voguay assez heureusement, mais non pas sans incommodité. Estant arriué à cent ou tant de lieües de ma ville natale, ie fus atteint d'une extrême & douloureuse maladie, qui me donnoit sujet de dire avec Iob, que la main du Seigneur m'auoit touché. Je pensois bien pour lors aller faire la Pierre dans vn monde nouveau; mais les pensées des hommes sont différentes de celles du grand Dieu, que ie ne peux assez admirer en sa sage conduite, il n'afflige iamais que pour nous faire bien. C'est vne bonne Mere qui ayant fait pleurer son enfant, luy donne aussi tost, la mammelle.

Sa bonté ayant permis quelque relasche en mes douleurs cuisantes, ie commanday à mon cœur de luy parler de cette sorte.

Seigneur, ie sçay trop bien que ie dois estre resigné à vos diuins vouldoirs, & receuoir les maux de vostre main, comme les plus grands biens; puis que vous mesme auez esté chargé d'épines en cette vie, ie les dois plus aimer que les roses, en vous considerant: La souffrance doit estre l'vnique objet de mes plaisirs, & puis que ie suis coupable; Pourquoy n'aimerois-je pas les peines qui effacent ma faute? Je ne sçaurois hayr la fontaine qui lave mon visage, bien moins la source qui embellit mon ame; mais mon Seigneur exauce ma foiblesse, ie suis contrainct de refuir & craindre ce que j'aime. Le courage & la force me manquent pour souffrir d'auantage, ou tuez ou guarissez ce corps, qui force mon esprit à vous faire ces plaintes.

Messieurs, ie dis naïvement toutes mes aduantures, si ces veritez ne sont pas ordinaires, ne croyez pas pourtant que ie suis vn rêveur.

Ainsi que i'eus finy ma plainte, i'entendis vne voix qui m'assura non seulement de guarison; mais encore que mes desirs seroient tous accomplis, pourueu que i'accomplisse deux poincts qu'elle me declara; ie suis content de vous les dire. Entendant cette voix ie fus vn peu surpris, & mon cœur obeyt tant soit peu à la peur, m'étant toutefois rassuré ie demanday qu'elles estoient ces deux choses. La premiere, dit elle, est de te dépoüiller de toute affection, que tu pourrois auoir pour autre chose que pour Dieu, en te donnant entierement à luy: car Dieu ne se peut pas communiquer à vn cœur partagé.

La seconde est, que tu dois éloigner de ton ame ce desir de vengeance, que tu conue & fomentes contre celuy qui a offensé ton amy;

ie sçay qu'il est le premier & le meilleur de tes amis, ie sçay aussi qu'on la blessé iniustement en son honneur, qu'il est homme de bien, & c'est pour cela mesme que Dieu permet que l'on l'afflige : mais ce n'est pas à toy d'en tirer la vengeance, Dieu se l'est reserué. Tu n'auras pas plutôt accomplis ces deux poincts en ton cœur, que tu seras certain d'obtenir l'effet de tes desirs.

Jamais ie n'ay si bien connu combien de force ces passions auoient sur nos esprits, puis que nonobstant cet aduertissement particulier de Dieu ; les promesses de tant & si grâdes faueurs, qui dés long temps estoient l'objet de mes souhaits : ie ne laissay pas de chanceler beaucoup, sur tout, ie ne pouuois point me résoudre à laisser impuny l'affront que mon amy auoit receu : car i'auois les moyens de le vanger éloigné comme près, voire si ma maladie eut seulement tardé trois iours à m'arrester dedans vn liçt, ie

perdois l'Autheur par vne lettre; l'interest d'un amy est vn motif plus puissant que ie n'aurois iamais pensé.

Comme ie chancelois sans disposer mon cœur à obeyr à cette voix, elle me parla derechef pour me montrer l'abus où ie viuois.

Quoy, me dit-elle, malheureux homme de ce siecle, tu paroist repugner à deux poinets si faciles: quand l'interest commande il n'y a difficulté qui ne change de nom pour s'appeller facilité; le Marchand trouue facile ses voyages, quand ils apportent du profit. Le Seigneur prend plaisir à se porter dessus le pré, pour venger son honneur. Cét interest fait mépriser les hazards mesmes qui menacent de mort. Comment donc l'interest du salut de ton ame ne te rendra-il pas facile la volonté d'accomplir ton deuoir? Pense-tu posseder le Royaume du Ciel, sans te donner absolument à Dieu & quitter la vengeance.

ce? Si tu ne veux servir Dieu que d'une aïlle, au grand iour general il te regardera de la mesme façon, si tu te veux vanger de ton prochain, méprisant les loix de Charité; Dieu se vengera tres-iustement de toy, te mesurant de la mesme mesure. Ne dis donc pas qu'il est trop difficile d'exccuter deux poincts, desquels dépend ou ta mort, ou ta vie: si l'interest du bien & de l'honneur, facilite les choses difficiles: l'interest de ton ame plus grand que tous les autres, te rendra plus facile ce qui l'est déjà de sa nature, & puis quand l'interest n'y seroit pas, la raison & l'honneur le commandent.

Pour le premier, de te donner absolument à Dieu, & le servir avec vn cœur seruent, quoy de plus raisonnable? La raison ordonne-t'elle pas, de rendre chaque chose à celuy à qui elles appartiennent? Les plus barbares Nations obseruent cette Loy. Or sçais-tu pas que tu es

tout à Dieu ; la creature est toute en la possession de celuy qui l'a faite, ainsi en servant Dieu de tout ton cœur, tu ne fais autre chose que suiure la raison : quelle peine te peux-tu donc imaginer ? Est-tu pas homme ? Tu es donc raisonnable, & ta propre nature est d'agir conformément à la raison. Or a-t'on iamais veu qu'une estre patisse & souffre de la peine, en produisant les actions que sa nature exige ? Tant s'en faut, c'est le plaisir de chaque chose ainsi que sa perfection, d'operer de la sorte ; il est donc agreable non seulement facile, de te donner à Dieu étant vne action conforme à la raison, par consequent de le servir avec cœur & ferueur.

Pour le second, qui t'ordonne de quitter la vangeance, la reseruant à Dieu, il est aussi tres raisonnable. Vn Parlement ne iuge pas hors son ressort : la raison & les Loix le desfendent, tous les hommes sont du ressort du Ciel, c'est à Dieu d'en

connoistre les causes, ne soient pas si hardy d'empieter sur ses droits.

S'il est permis à vn chacun de se vanger du tort qu'on a receu, à quoy seruent les Parlements, les Magistrats, & les Iuges dans le monde? Quand il seroit permis, voudrois-tu t'abbaisser à le punir toy-mesme, voudrois-tu faire l'office d'un Bourreau; d'ordonner le chastiment aux Criminels, c'est la Iustice qui le fait, mais de l'excuter c'est à faire aux Bourreaux; que la folie de l'homme est grande, il embrasse l'infamie pour obeyr à vne passion. C'est ennemy commun t'a offencé offensant ton amy, ie sçay qu'il est coupable, Dieu luy reserve vn chastiment plus grand que ceux que tu pourrois luy faire ressentir, il ne veut pas que tu sois le bourreau, il est plus soigneux de ton honneur & de ta gloire, & puis c'est assez dire, Dieu le deffend il pas? Mouâcheron que tu es, serois-tu raisonnable de t'opposer aux

Vouloirs de ton Roy ? Ne fais donc pas difficulté de suivre mon Conseil, duquel dépend tout ton bonheur. Saint Estienne pardonna à tous ses ennemis, & priant Dieu pour eux, pardonne à saint Estienne (plusieurs m'entendent bien.) Dieu te fait vne grace, dont le mépris seroit dangereux, pensez y à loisir, il ne m'est pas permis de dire dauantage.

J'entendois la voix distinctement, & ne voyois personne, il me sembloit pourtant estre la voix de ma mere defuncte, qui veritablement auoit vescu comme vne sainte, & estoit morte de la mesme façon.

Comme elle fut euanouïe, ie sentis mon cœur plus frappé que l'oreille, & mes yeux en voulurent porter le témoignage. C'est vn motif tres-puissant pour amolir vn cœur, quand il seroit plus dur que le caucase, que l'assurance d'vn amour special.

Que Dieu me fasse des faueurs

toutes particulieres , disois-je au secret de mon ame , qu'il se serve de voye extraordinaire pour me faire du bien , qu'il me contraigne par la douceur de ces amours , à éviter le mal & suivre la vertu , qu'il me recherche par ses graces insignes ; moi qui tient rang parmi les grands pecheurs , qui n'ay rien plus que les autres hommes , sinon des crimes & pechez, des inclinations plus vicieuses & de plus noires ingrattitudes, sont-ce pas des abysses d'amour ? Fond-toy mon ame . fond-toy tout en amour pour vn Dieu tellement amoureux.

Confond toy en sa bonté immense qui a puny tes crimes par les caresses d'une mere , qui t'a suivy lors que tu le fuyois , & donné mille baisers d'amour , quand tu pensois le moins à luy , peux-tu souffrir de pareilles tendresses sans mourir de desirs d'estre reconnoissant ? Pourrois-tu biaiser desormais dans le chemin de ses commandemens ?

Pourrois-tu aimer autre que luy ? Non , non , Seigneur , vous serez à jamais le digne objet de mes affections ; si vous avez aimé vn criminel obstiné dans son mal , dans ses rancunes , & vangeances , vous aimerez vn pecheur repentant ; si vous avez couru après vne ame qui s'éloignoit de vous , vous l'embrasserez si elle s'en approche , si vous m'avez , estant vostre ennemy , favorisé de la visite d'une Mere ; estant à present vostre amy , vous me viendrez vous-mesme consoler ; si vous avez désiré le retour du Prodiges , quand il passoit avec les pourceaux , vous luy ferez vn bon accueil quand il voudra sortir de son borbier ; si vous m'avez fait advertir quand ie ne voulois pas , de me donner à vous , agreez les offres que mon cœur vous en fait ; si vous m'avez fait dire de quitter ces desirs de vangeances qui me deuoroient l'ame , vous vous réjouirez de mon obeyssance ; ie pardonne

de tout mon cœur à tous mes ennemis : permettez-moy pourtant de m'excepter moy-mesme, & d'estre l'objet seul de toutes mes vengeances; j'ay esté mon plus grand ennemy, souffrez que ie m'en vange; vos justices vous ordonnent de vous vanger de moy, ainsi que vos misericordes vous en détournent, Obligez moy, Seigneur, de m'en laisser le soin, afin que ie me vange quand vous vous vangerez.

Comme j'estois dans ces doux & cruels entretiens, le Medecin qui me traittoit entrant dedans la Châmbre interrompit les sentiments de ses douces rigueurs, il connut en mon poux de l'alteration, qu'il attribua à la douleur qui affligeoit mon corps, & non à la diuine playe que le grand Dieu d'amour auoit fait en mon ame.

Depuis cét instant autant heureux que remarquable, ie souffrois mes douleurs, que ie disois auparavant insupportables, avec assez de

patience, ie n'auois plus de desirs de guarir, sinon pour acheuer plus efficacement ces beaux commanemens du Ciel. Ma maladie estoit vn coup de verge, Dieu le voulut pour contéter sa justice, qui eût esté ialouse de sa misericorde, en voyant de si puissants effets. C'est pourquoy aussi tost que ie cessay de choquer la Iustice, en abhorrant & quittant mes vangeances, à mesme temps Dieu arresta la main qui me donnoit le coup. La fièvre me quitta, mon visage reprit sa premiere couleur, & en fort en peu de temps ie me vis hors du liect.

L'on dit, que quand nous auons obtenu vne partie de nos demandes, nous commençons à mépriser nos bien-faiçteurs, ce malheur ne m'est pas arriué: si ma santé augmentoit tous les iours, aussi croi-
soit pareillement en moy le dégoust de ce monde. La compagnie des hommes me sembloit vn martyre, les diuertissemens m'estoient in-

supportables, & tous les objets de mes premiers plaisirs excitoient mon indignation.

Ce me fut vn motif, d'accepter la maison qu'un mien amy m'auoit offert, esperant en elle l'éloignement du tracas seculier, & comme il estoit autant sçauant que vertueux, j'esperois profiter par son exemple & bons enseignemens.

Nos entretiens estoient louïables, & souuent nous prenions plaisir à nous moquer des hommes, considerant leur occupations, & cognoissant que leur but n'estoit que le neant, que les Roys mesme lesquels tiennent parmy les humains le rang le plus considerable, n'auoient pour leur plus serieux & louïables exercices qu'à prendre quelque Ville, abbatre des murailles, en vn mot s'occuper après l'ouurage des massons. O le bel exercice pour estre le plus noble, de détruire ce qu'un Maçon a fait, & de se rendre maître d'un tas de pierres

que le mortier a conjoint par ensemble. Plusieurs pareils discours nourrissoient tres-agreablement le dégoust que i'auois des choses d'icy bas, mesme ce grand desir que i'auois toujourns eu de faire la Pierre Philosophale, commençoit à s'éteindre, & ie n'en parlois plus qu'avec indifferance; vn cœur qui cherche Dieu méprise tout le reste. Ce mien amy possédoit le secret selon mon sentiment, ie luy en auois donné les premieres ouuertes, ie luy auois presté mes liures, par le moyé desquels & fauorisé de la grace du Ciel, il acquit cét obstruse science, comme i'y auois contribué autant que i'auois peu; il m'auoit fait promesse de me le deceler; mais vn plus saint desir auoit tellement estouffé celui-cy, que ie le dégagay avec franche volonté de toutes ses promesses, l'asseurant qu'il me feroit plaisir de me celer sa cognoissance; si Dieu le trouuoit bon, qu'il me la donneroit, que c'estoit à luy seul

que i'en voulois auoir les obligations.

Neantmoins par forme de diuertissement il m'en parloit souuent, me declarant qu'il me disoit de grands secrets; me confiant à son affection ie le croyois comme vn Oracle, & l'aurois touïours crû sans ce que ie vay dire: Vne nuit dormant seul dans ma chambre, la mesme voix dont ie vous ay parlé m'éueilla en sursaut, & me dit les paroles suiuantes.

Mon fils, garde toy bien de croire à ton amy, il a moins de desir de le communiquer que tu n'as eu crainte de l'apprendre, en ce point ne te fie pas en luy, & attend de Dieu seul ce que ny luy ny autre ne te pourroit ny ne voudroit donner: ressouuiens-toy de mes promesses, tu as suiuy mes bons conseils, Dieu favorisera bien tost, tous tes desseins, maintiens-toy seulement en la grace, & ne met plus ta confiance aux hommes.

Pour

Pour dire vray, ce discours me causa moins de ioye que d'admiration, & m'agita de diuerses pensées qu'il n'est besoin de declarer; je vous diray seulement que tout cecy me fit cognoistre plus efficacement les obligations que i'auois à cette voix. Diuine, & admirer l'adorable Prouidence du Ciel, & me détacher de toute creature.

Estant détaché de la sorte, tout mon plaisir estoit de parler à mon Dieu, mon entendement ne vouloit voir que luy; ma volonté n'aimoit que luy, ma memoire estoit toute occupée au souuenir de ses biens-faits, vous pouuez bien penser que le demon nostre ennemy mortel, déploya ses fineses & fit iouïr tous ses ressorts, pour me raur la iouïssance d'une si douce vie.

Mais que peut-il faire à vne ame qui ne veut pas estre vaincuë, mes vieilles habitudes abboyoient

G

comme des chiens affamez, mes inclinations panchantes dans vne liberté m'importunoient sans cesse, les objets du passé battoient mes yeux de leur presence, & tous ensemblement me procuroient vn precipice; mais la grace qui operoit en moy, méprisoit leurs efforts.

Dieu me voyant en cét estat, me iugea disposé à faire le grand Oeuure; c'est pourquoy tout à coup, il réueillla tous mes premiers desirs, & me sentis poussé plus que deuant à feüilleter les Philosophes. Dans le commencement ie n'approuuois pas ce retour, ie craignois qu'il me tauit ma ioye & mon repos; pour ce, ie fis plusieurs prieres, fis dire plusieurs Messes, afin que la bonté suprême m'osta cette pensée ennemie de ma tranquillité. Tant plus que ie priois tant plus augmentoit mes desirs, ce qui me fit connoistre que le

du Philosophe inconnu. 147
Ciel les auoit allumez , & qu'il
vouloit executer ce que la voix m'a-
uoit promis ; vous le verrez dans le
Liure suiuant.



G ij

ARGUMENT

du quatriesme Liure.

CE quatriesme Liure declare que le Philosophe s'estant retiré dans un lieu à l'écart pour lire quelque Philosophie, la Philosophie luy apparut, & luy fit trois discours, ausquels tout le secret de la Pierre Philosophale est enseigné.





LIVRE QUATRIÈME
DES
ADVANTURES
DU
PHILOSOPHE
INCONNU.



VN Samedy matin m'é-
tant chargé de Ray-
mond-Lulle , ie m'en
allay tout seul dans vn
bocage éloigné du logis de quel-
que quart de lieuë , à dessein d'é-
tudier iusques à l'heure du dîner;
le lieu estoit fort propre , & nulle-
ment sujet à interruption: il est dans
vn bois fort desert & de hauste fû-
taye , il fait vne ombrage agreable;
car la nature mesme l'a façonné
comme vn berceau. l'entray dedans

G iij

& m'assis au pied d'un Grenadier Sauvage, & commencay de lire à la faueur d'un si beau lieu, mon Philosophe sans pareil : ie le trouuois si fort obscur dans sa clarté, & si adroit dans sa naïfueté, que ie leu prés d'une heure sans auancer d'un pas. Ruminant mes Lectures ie vis entrer dans mon bocage, vne Dame pleine de maiesté, dont les yeux estoient beaucoup plus vifs, & la face plus belle que celles des femmes ordinaires, elle auoit le teint frais, le vermillon dessus le ioues, les lévres empourprées, la blancheur de ses dents faisoit honte à l'ivoire, son port estoit si graue qu'elle sembloit plûtoft vne Deesse, qu'une Dame du siecle. Cét obiet rauissant me paroissoit si agreable, & son abord si impreueu, que mon ame és premiers mouuements, entra dans le soupçon, apprehendant que ce ne fut un piege de l'enfer pour tenter ma vertu, ou plûtoft pour vaincre ma foiblesse. Elle sca-

uoit que les beantez sont tellement funestes, qu'elles ne brillent que pour nous enflammer; neantmoins ie reconnu sur son visage autant de modestie qu'elle auoit de douceur, autant de pudeur que d'attraits, & sa grauité égalloit tous les charmes. Ces belles qualitez, qui iamais ne s'accordent avec vne impudique, me firent déposer mes soupçons; & me permirent de la considerer sans peur & admirer tout à loisir: sa robe estoit à fond d'argent rehaussé de fleurs d'or, infiniment plus belles que celles des parterres. Sa teste estoit couuerte de mille pierres, qui faisoit disparoistre sans incommodité l'ombre de mon bocage, & le crespé qui luy flottoit sur les épaules, n'empeschoit point cette merueille, ne pouuant rabatre vn tel éclat. En sa main droite elle portoit vn Liure, & en sa gauche vne fiole pleine d'vne liqueur, qui recreoit également l'odorat & la veüe.

Tous ces miracles faisoient de mon desert vn petit Paradis, & pendant que l'admiration me tenoit attaché à les considerer, elle me toucha sur le front doucement du Liuret, & me dit.

I e vois bien, mon cher fils, que ton esprit est en contention, te peux-je aider en quelque chose? Madame, luy dis-je, ie suis indigne de vos graces; mais ie serois encore plus inciuil d'en receuoir les offres.

Dis-moy donc en quoy tu veux que ie t'assiste?

Madame n'ayant pas le bonheur de sçauoir qui vous estes, ie ne peux pas cognoistre où va vostre pouuoir, pour former ma demande conforme. C'est pourquoy la premiere faueur que ie desire de vostre courtoisie, est de me dire vostre nom.

Quoy! repartit la Sapience, tu ne me cognois pas, toy qui te vent estre vn de mes disciples?

Ah ! Madame , estes-vous la Sageffe ?

Le vois-tu pas encore ? Toutes les parties qui composent & qui ornent ce corps , en sont ce pas des marques ?

Pardonnez moy mon ignorance , ie n'auois pas pensé vous trouuer au desert , mais seulement dans les Academies.

Vne mere par tout recherche son enfant , pour luy prester la main és dangereux passages.

Alors ie me iettay à terre pour adorer cette Deesse , à laquelle i'auois consacré les plus beaux de mes iours , la ie fus quelque temps sans pouuoir dire mot ; les doux transports que ie sentoie m'ostoient l'usage de la langue. Comme la ioye m'eut permis de parler ie luy fis ce discours.

Ma Maistresse adorable , i'estois déjà persuadé que vous ne pensiez plus à vostre infortuné Disciple ; les années que vous m'auiez laissé sans

consolation, m'auoient donné cette croyance. Ma bonne-mere, ie croyois que vos enfans auoient le droit d'entrer dedans vos cabinets pour goûter des doux fruits que vous tenez cachez, de peur que les méchans & ignorans ne les déroberent. Je me suis présenté à la porte, ie ne sçay pas si vous y estiez; mais personne ne m'a voulu répondre; je iugeay à propos d'aller chercher les clefs, m'imaginant que vous les auiez confié à quelqu'un de vos plus chers enfans. L'ay fait à ce dessein mille & mille voyages, j'ay parlé à tous ceux de vostre connoissance pour auoir cette grace. Premièrement ie m'adressay à vne vieille qui estoit estimée pour grande Philosophe; elle disoit auoir ces clefs, & estre entré souuentefois dans vostre riche cabinet, voire sauouvé la douceur de vos fruits; elle m'a long temps entretenu de mille & mille agreables promesses; mais ie croy que c'est vne trompeuse, vos

que les plus grands prometteurs sont ordinairement des infignes trompeurs. Après ie me trouuay à l'assemblée de douze, qui se disoient tous vos disciples, & assureoient auoir ces clefs; mais ie conu qu'estans tous de diuers sentimens, ils estoient tous menteurs; s'ils ne pouuoient s'accorder en pensées; ils s'accordoient tous à mentir. Ie vis après vn bon vieillard, qui a sans doute bonne part à vos graces, du moins il s'estimoit tres-assuré d'auoir l'entrée dans vos cachots les plus retirez, il m'a donné vne clef verte, non pas de fer, mais d'vn certain métal plus ancien que le pere Saturne, ie croy qu'elle ouure quelque vne de vos Chambres. Depuis i'en vis encore vn autre qui m'en donna vne pareille. De tout cela ie ne suis point certain, ie suis venu dans ce boccage, accompagné de vostre grand mignon, pensant trouuer le lieu où vous cachez ces clefs. Mais toutes mes Le-

Etures ne me font point plus sage, si bien que vostre cher enfant ne peut iouir du Priuilege de ses freres. Madame, suis-je pas legitime? Si ie ne le suis pas, pourquoy m'en donnez-vous le nom? Peut-estre que ie vous ay offensé, & de là vous aurez pris sujet de me desheriter; mais ie ne peux comprendre comment i'aurois mécontenté vne mere & Maistresse, à laquelle i'ay voué mes plus tendres amours; c'est donc sans doute le malheur qui m'a sevré vn si long-temps de vos caresses amoureuses, ie ne suis pas jaloux, du bon-heur de mes freres, mais seulement triste de mon destin; je les vois collez à vos mammelles, se pourmener, & égayer par tous les coings de vos Palais, & moy ie n'en ay eu que le regard. Ha! ma chere Maistresse, ma Mere tout aimable, comment auez vous eu assez de cœur & de courage, de voir toutes mes infortunes sans me porter compassion? Voyez-vous pas les peines

qu'il me falloit souffrir pour conseruer l'affection d'une vieille carcasse. Les souplesses auxquelles ie forçois mon esprit ? Sçavez-vous pas qu'en vous cherchant i'ay presque esté calciné par les douze Chymistes ? Que les voleurs ont épandu mon sang ? La mer m'a menacé mille fois de la mort ? Les Turcs m'ont talonné de prés ? Mes amis m'ont trahy ? La maladie a tourmenté mon corps : L'argent s'est écoulé de ma bourse : Le diable mesme m'a attaqué visiblement : Vous le voyez & vous ne sonniez mot ; la plus irritée Mere attendroit son enfant le voyant approcher, vous ne l'avez pas fait : mes approches vous ont fait reculer, mes recherches vous ont fait tenir plus retirée & plus cachée, & toutes mes souffrances n'ont point amolli vôtre cœur : souuent l'estonnement frappoit viement mon esprit de vous voir si cruelle, nonobstant l'amour que ie vous dois ne perdoit

pas vne estincelle de ses flammes; j'auois bien la pensée de me vanger de vous, en vous abandonnant comme vous me laissiez; mais mon amour plus fort estouffoit ces desirs aussi tost qu'ils naissoient; je suis extrêmement ioyeux d'auoir esté patient de la sorte, auourd'huy i'auray plus de moyen de me vanger à l'aduantage, ie vous feray payer les interets des biens dont vous m'avez priué. Le vous tiens à present, ie ne vous lâcheray iamais que vous ne m'avez donné du lait de vos mammelles.

Ie me voulu leuer pour me celer au milieu de son sein; mais la prompte réponse qu'elle me fit en souriant me retarda pour l'écouter.

Tu croyois donc, mon cher enfant, que ie t'auois mis en oubly, attribuant au déplaisir ce que tu deuois rapporter à l'amour; sçais-tu pas que le bien longuement désiré, est suiuy d'une plus douce iouissance? Et qu'autant de trauer-

ses qu'on a souffert en sa recherche, sont autant de douleurs en sa possession? Voire il est impossible de ressentir les doux attrails d'un bien, si l'on n'a pas souffert les rigueurs de sa privation. Les plus signalez bon-heurs de cette vie ne seroient pas prisez si l'on auoit iamais éprouvé leur absence. Ferois-tu grand estat d'un Printemps agreable s'il paroissoit toujourns, sans que l'Hyuer l'eût iamais precedé? Aimerois-tu ce beau Soleil ainsi qu'il est aimable, si la nuit ne le cachoit tous les iours à tes yeux? C'est vn malheur inseparable à cette vie, & attaché à la condition des hommes, que les bon-heurs dépendent des malheurs, pour le faire goûter; la seule lassitude fait goûter le repos, la maladie encherit sur le prix qu'on a fait de la santé. Si donc ie t'ay laissé chercher assez long-temps ce que ie pouuois te donner aussi-tost; si ie t'ay laissé tromper par vne vieille, tolerer ta simplicité, d'estre de-

estre deceu par vne femme de plus de six vingt-ans; ris du peril où tu estois parmy les Alchymistes, & te voyant aux portes de la mort, & sur terre & sur mer; si ie me suis réjoui par excez des cruelles douleurs qui affligeoient ton corps pendant ta maladie; si toutes tes traueses m'ont causée du plaisir, remercie mon amour, & n'accuse pas mon indignation. le considerois toutes tes peines presentes comme autant d'allegresses futures, ie t'aimois voir dans les neiges & glaçons de l'Hyuer, preuoyant que le Printemps te seroit plus plaisant; ie me réjouissois te scachant parmy l'obscurité, connoissant que tu verrois ce iour avec plus de ioye, reconnois donc le tort que tu me fais, de te plaindre de moy, si i'ay failly en ton endroit c'est par l'excez de mon amour, ie suis icy pour le rémoigner.

Lors elle sortit de son sein tout d'albastre, vne de ses mammelles,

& me presenta le chicheron pour en succer le lait. Je m'y collay avec plus d'ardeur qu'un enfant alteré au sein de sa nourrice; ainsi que i'en eu goûté cinq ou six gouttelettes, mon esprit reprit de nouvelles forces, mon ame eut les yeux deffillé, la cataracte qui m'auoit empesché de voir dans les secrets de la nature se dissipa soudain, & à mesme temps la honte parut sur mon visage, d'auoir esté si long-temps aueuglé, & arresté dans vn si beau chemin. Je ne voulu pourtant pas me confier à ces premiers sentimens de mon ame, ie me mis en deuoir d'en prendre toutes les assurances qui se pourroient donner, c'est pourquoy sentant encore la douceur dans la bouche, ie commençay cette priere.

Sainte Maistresse des plus sages, l'inclination que i'ay de sortir de mes inquietudes, & le desir que vous témoignez auoir pour mon secours, me forcent à vous demander humblement la faueur de m'in-

struire, plutôt par vos charmants discours, que recréer de la douceur de vos mammelles.

Mon fils, repartit-elle, mes mammelles sont des fontaines de science, à mesme temps que l'on en goûte, à mesme temps l'on devient sage; presentement l'as-tu pas éprouvé; connois-tu pas les erreurs où l'on t'auoit logé? Comme la vieille t'a deceu? Comme tous tes voyages, les conferences que tu as eu avec mes enfans, ne t'ont donné que la matiere de nostre grand secret, ne croy donc pas que mes mammelles soient seulement pour recréer de la saueur d'un lait délicieux? Elles sont pour instruire, & tirer les esprits de l'erreur.

Maistresse incomparable, luy dis-je, vos paroles sont la verité mesme, dès la premiere goûte que j'ay succé de vostre lait, les tenebres ont esté dissipées dans mon entendement: mais de grace ne refusez pas vos discours à celuy auquel

vous avez bien daigné découvrir
vostre sein. l'espere auoir de vos
paroles vn plaisir sans égal, comme
la douceur que i'ay connu en vostre
laiët, ne peut souffrir de paralelle,
accordez moy ma Princesse adora-
ble, cette iuste demande.

Puis que ie t'ay promis de te don-
ner contentement, ie ne veux ny
ne peux t'éconduire. Assoyons-
nous sur ce gazon, ie te feray trois
discours, qui comprendront tout
ce qui se peut dire ou penser de
nostre riche Pierre; je parleray tres-
clairement, mais aussi ie te com-
mande le silence.

Mon premier discours t'entre-
tiendra de sa nature, & de ses ef-
fets & excellences; c'est par là que
ie dois commencer; car de parler
de quelque chose sans sçauoir ce
qu'elle est, c'est imiter les insensez
& les aueugles qui parlent des cou-
leurs; ensuite il te fera connoistre
sa possibilité, voire qu'elle est tres-
facile & non imaginaire comme

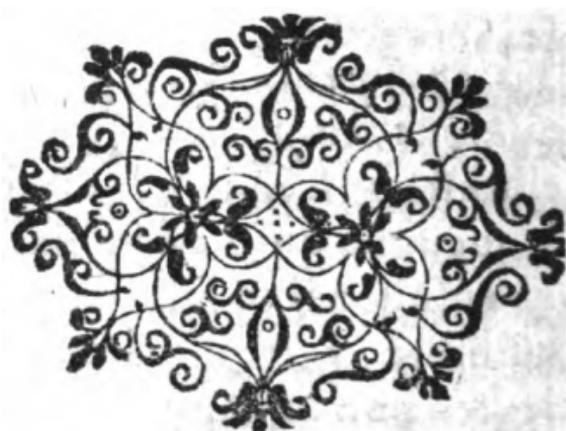
ont pensé les ignorants.

Mon second discours te parlera de la matiere.

Mon troisieme , t'enseignera la façon de la regir & gouverner pour la conduire à la perfection, où peut aller nostre nature minerale , après cela sera-tu pas content? Dis-moy si tu desire dauantage.

Ma chere Princesse après de si belles promesses , ie ne peux plus rien desirer , sinon de vous voir si tostement commencer vos discours.

Ton impatience m'aggrée , aussi mon dessein n'est pas de differer l'effet de mes promesse , rend-toy seulement attentif.



*****:*****

**PREMIER DISCOVRS
DE LA PHILOSOPHIE
au Philosophe inconnû ,
qui declare la nature de la
Pierre , ses effets , ses ex-
cellences , avec sa possibi-
lité & facilité.**



ON fils ;

Plusieurs cherchent la
Pierre & ne sçauent que
c'est. Les definitions
que ie sçay qu'on en donne me
fournissent vn sujet de ris & de
compassion. Ce n'est point definir
que d'expliquer les effets d'une
chose, il faut declarer la nature qui
produit ces effets, pour ne te pas
laisser dans cét erreur commun, ie
te veux declarer en quoy consiste
son essence.

La Pierre Philosophale est vne
substance du genre mineral, la plus
parfaite qui puisse estre, ayant en

soy vne mixtion d'elements tres-parfaits.

Qu'elle soit vne substance du genre mineral, c'est le genre de sa definition. Tous les métaux & mineraux sont substance dans ce premier estage de nature. Mais qu'elle soit substance parfaite autant qu'il est possible, c'est sa vraye difference. Tous les métaux & mineraux ressentent leur imperfections, à raison de leur impureté & indigestion, comme aussi pour deffaut de teinture & de fixation, du moins surabondante à cause du Soleil, lequel est fixe, pur, & parfaitement teint entre tous les métaux; mais il n'a que pour soy & n'a rien pour les autres, de sorte qu'il n'a pas toute la perfection possible au genre mineral, puis que dans iceluy, ainsi que tu verras, en mes suiuvants discours, l'on peut trouver vne substance dont la perfection soit telle, qu'elle pourra communiquer fixation, teinture & pureté aux autres;

ce que l'or ne peut pas n'en ayant que pour soy, n'ayant pas aussi la subtilité nécessaire pour les communiquer quand bien il les auroit, entrant & pénétrant les corps.

Tu vois par là, que nostre Pierre est définie parfaitement, puis que ce concept conuient à elle seule, & la distingue de toutes les autres substances comprises au mesme genre.

De sa nature, collige ses effets, à sçauoir, qu'elle a pouuoir de perfectionner les métaux imparfaits, & de guarir les corps malades. Dautant qu'étant vne substance du genre mineral, qui a vne tres-parfaite mixtion d'éléments, elle a sans doute la vertu de conduire à la perfection les métaux, qui ne sont imparfaits qu'à raison de leur impuretez & indigestions, prouenantes d'vne mixtion imparfaite des qualitez premières élémentaires; pareillement de rendre la santé aux viuans qui sont infirmes seulement, à cause de l'intemperie de leur complexion.

La Pierre est donc de la nature vne puissante Medecine, & aux métaux & aux vivants. C'est ce qui montre euidentement son excellence parmy les choses d'icy bas : car si la fin plus noble est vne marque d'excellence, la Pierre ayant la fin la plus parfaite entre les choses purement naturelles, elle est aussi la plus considerable. L'homme est le Prince de ce monde, & ie suppose que tout estre créé est occupé à le seruir, & selon sa portée contribué à luy faire du bien, le regardant comme sa fin. Cela estant ainsi, le plus grand bien de l'homme est la plus noble fin des creatures d'icy bas ; or est-il que le plus grand bonheur duquel il est capable, le considerant sans rapport à la grace, est la santé avec les richesses. De ces deux, comme de deux fontaines, deriuent tous les biens qu'il pourroit desirer, les richesses luy donnent les moyens de contenter tous ses souhaits, avec
icelles

icelles il peut acheter les dignitez & les honneurs pour rendre son esprit satisfait ; il peut auoir toutes les mignardises dont les sens se recréent pour assouvir leur appetit, & la santé luy fait goûter tous ces plaisirs, dans l'étenduë de leur pouuoir ; par consequent la Pierre qui donne à l'homme & l'vn & l'autre à la plus noble fin, iuge de là son excellence & sa perfection.

Peut-estre que ces rares merueilles que ie luy attribuë avec verité, sont cause que plusieurs reuoquent en doute sa possibilité, & l'estiment comme vne vraye chymere ; mais certes le bandeau de l'ignorance qui leur couure les yeux, produit en eux ce malheureux effet, ou plutôt la superbe qui leur deffend de croire ce qu'ils ne peuuent conceuoir ; elle est non seulement possible, mais tres-facile à faire par vne main industrieuse. Il est vray qu'étant par Art & par Nature, puis qu'elle se compose par la vertu de

H

la nature , aidée de l'industrie du Philosophe ; elle n'est pas possible, si l'un & l'autre n'y concourt. Un seul est impuissant, tous deux ensemble peuvent tout. Sans l'art la nature est trop foible; elle a son terme au genre mineral, quand elle a produit le Soleil, elle ne peut passer plus outre, à cause de la crudité de l'air, qui empesche la chaleur suffisante de digerer cet or parfaitement, de sorte que le Soleil estant le terme de la mere nature au genre mineral, où nostre Pierre tient le plus noble rang, la composition est impossible à la seule nature. Elle n'est pas pareillement possible par le seul artifice, veu que non seulement en ce sujet, mais en quoy que ce soit, l'homme ne peut rien faire s'il n'est aidé de la nature, voire son pouuoir ne s'estend pas plus loin qu'à aider la nature. Tu ne pourrois reuestir tes campagnes de mille raretez, si la nature ne t'auoit pas fourny vne semence propre, &

si cette semence conduite par tes mains n'agissoit avec toy : ce que tu peux est d'aider la semence, la mettre en bonne terre, luy fournir la chaleur, pour exciter la sienne. Ainsi l'art seul est impuissant, aussi bien que la nature seule de faire nostre Pierre ; mais tous deux, conjointement ensemble la composent aisément. L'experience fait voir cecy à chaque iour. Si tu ne cultiue tes Iardins & tes terres, tu n'as rien de parfait, & en les cultivant tu as vne partie de tes souhaits. La nature te fournit la matiere, & tu fourny les mains à la nature. De mesme en nostre Pierre, la nature te donne ce qu'il faut, & tu luy dois donner ce qui luy manque; elle te donne ce que tu ne peux faire, il faut pareillement que l'industrie luy donne ce qui surpasse son pouuoir; elle fournit la vertu minerale, il faut que l'industrie l'augmente, ainsi qu'en tes Iardins elle te donne la vertu vegetale, &

laisse à l'industrie du Jardinier le pouuoir & moyen de l'accroistre, luy fournissant ce qui luy manque; s'ayant donné la maniere qu'il faut, c'est à l'art de parfaire le reste, d'accroistre la vertu minerale, mettre la matiere dans vn lieu conuenable, de luy donner quelque chaleur externe pour exciter, & appeler tout doucement l'interne, & ~~appeler tout doucement l'interne,~~ & par cette douce action la rendre plus puissante: en vn mot, l'art doit faire que la nature minerale pousse sa substance dans son genre, autant qu'il est possible, en sorte qu'elle soit suffisante pour soy, & pour les autres, voire tres abondamment; de cette sorte la nature aidée de l'industrie, parfera nostre Pierre.

Or que cela se puisse, la raison le montre euidentement, si dans le genre mineral il y a vne semence par laquelle il est produit & multiplié dans les entrailles de la terre, pourquoy le Philosophe n'en pourra

il faire autant, la connoissant par la science; la logeant dans vn lieu conuenable, & la gouvernant sagement: Le Laboureur fait bien venir le bled, le Jardinier ses herbes & ses fruiets, connoissant la semence; vn Philosophe a bien autant d'adresse au genre mineral, qu'vn simple Jardinier a dans le vegetal.

De plus, le Maistre Jardinier ayant la semence de l'herbe, en fait non seulement vne herbe; mais vne herbe qui produit vne autre herbe estant poussée à sa perfection: pourquoy le Philosophe ne pourra-t'il pas conduire la semence du genre métallique, dans vn degré auquel elle pourra produire non seulement vne herbe; je veux dire vn métal, mais vn métal qui aura le pouuoir d'en produire vn semblable, & multiplier iusques à l'infiny.

Certes si és métaux il y a de la semence, il faudroit estre fol pour affeurer qu'ils ne peuuent pas estre multipliez par le moyen d'icelle.

H iij

De dire qu'il n'y a point de semence, il ne se peut sans ignorance. Te pourrois-tu persuader que l'or le plus parfait entre les corps, soit produit sans semence? Puis qu'il est multiplié dans ses minieres, & que la multiplication de toutes les especes se fait seulement par le moyen de la semence? Sçais tu pas que si l'or estoit engendré sans semence il seroit imparfait; tout ce qui croist & qui vient sans semence est-il pas imparfait: Mais il est vray que l'or le plus parfait composé de ce monde, ne peut estre imparfait, il est donc produit par la semence; rien de parfait ne se fait icy bas sans la puissance seminale. Il y a trois regnes en la nature inferieure, le mineral, le vegetal, l'animal. Tous deriuent & croissent d'une mesme façon; ie veux dire par la vertu de la semence, depuis que le grand Dieu a créé la premiere matiere dont il fait les elements, rien n'est produit sans la semence, l'on le

du Philosophe inconnu. 175
connoist euidentement, tant au genre animal que dás le vegetal, les fruiets que vos jardins produisent, les chiés & les cheuaux que vous voyez engendrer tous les iours, empeschent vn chacun d'en douter. Aussi croit-on assurement qu'ils peuuent estre multipliez chacun dans son espece. Tu vois la semence du vegetal à l'œil, ton imagination te fait connoistre l'animale, il n'y a que la minerale qui demeure inconnüe. Les sages seulement & les vrayz Philosophes ont le credit de la connoître, d'autant que la nature l'a cachée au profond de la terre, la rendant inuisible par l'ordonnance du grand Dieu, qui gouerne sagement toutes choses. Estant de la sorte inconnüe, de là vient qu'on n'en fait pas ce que l'on fait és autres regnes, ce n'est pas qu'il soit plus difficile; si l'on la connoissoit, l'on feroit aisément au regne mineral ce que l'on fait au vegetal. Le lardier ente dessus vn tronc quel fruiet

H iij

que bon luy semble , & le Philosophe connoissant la semence du genre metalique entera , s'il veut , l'or sur vn corps imparfait. En vn tronc sauvage le Jardinier fera vn beau pommier , aussi le Philosophe d'vn metal de vil prix , fera s'il veut vn or tres-precieux. Le Laboureur fait bien venir le grain , par ce qu'il sçait la semence du grain ; aussi fera le Philosophe autant d'or qu'il voudra , connoissant la semence de l'or , faisant vn or avec icelle parfaitement digeste , qui aura le pouuoir de changer tout metal en bon or , digerant par sa digestion leur parties indigestes ; ainsi qu'un vin fort & puissant par sa chaleur , changera l'eau en vin conformément à sa force & puissance : mets vne goutte d'eau dans vn verre de vin , cette eau en vn instant se changera en vin , que si vous pouviez conduire ce vin à vne force plus grande , il changeroit de l'eau vne plus grande quantité. De mesme en conduisant

La substance minerale dans le degré
suprême de digestion & de perfec-
tion, elle pourra changer les corps
imparfaits & indigestes à la perfec-
tion voire iusqu'à l'infiny; si tu as
peu subtiliser cette vertu dans sa
perfection, en forte qu'une goutte
conuertiroit vn Ocean de métaux
imparfaits, comme tu vois en la
pressure vne goutte de laiçt caillé,
conuertiroit vn Ocean de laiçt en
vraye pressure, & iusqu'à l'infiny.
Si tu as peine de conceuoir cecy,
confidere que dans ton estomach,
si tu l'as cacochime, se pourra con-
uertir en pourriture, autant d'ali-
ment que tu pourrois manger; pa-
ce que la vertu pourrissante (s'il
faut ainsi parler) est fortement mul-
tipliée dedans cette partie. Au con-
traire si la vertu digerante est mul-
tipliée abondamment, il conuertira
les aliments plus cruds, en tres-
bonne substance. Comme l'on voit
en certains animaux qui digerent
aussi tost quantité d'aliments & des

H v

plus indigestes. De mesme la vertu de la Pierre est tellement multipliée par la conduite d'un sage Philosophe, que digerant les corps & métaux imparfaits, elle en fait un fin or.

Premierement, elle produit une mesme substance, qui a pouuoir de conuertir selon que sa vertu est forte, & puis elle produit de l'or. Prend l'exemple d'un arbre. La semence iettée dedans la terre produit quelque Pommier qui rapporte des Pommes. Cette Pomme fournit encore de la semence pour produire un mesme arbre, iusqu'à ce que cette semence estant debilitée en sa vertu a defaut de chaleur, ne produira plus que des troncs steriles & sans fruiçts. Ainsi la Pierre en son commencement iettée sur du métal en fera une Pierre, qui aura le pouuoir de faire une autre Pierre, iusqu'à ce que la dernière produite n'aura plus la vertu que pour produire le Soleil, qui est comme

l'arbre sans fruits, ou l'herbe sans semence. Puis donc que tu vois tous les iours des effets tous semblables à ceux de nostre Pierre; croyant les vns, ne doute pas des autres, que les effets miraculeux que ie luy attribuë ne te fassent pas dénier au genre mineral, ce qui est accordé au vegetal & animal. Connois qu'il y a de la semence, & de là iuge que la Pierre est possible. Connois encore que la semence a le mesme pouuoir au genre mineral qu'és autres deux Superieurs, & de là tu pourras colliger comme elle peut multiplier, & ne t'arreste point au sentiment de ces grossiers & ignorants, qui blasment le dessein de ceux qui recherchent la Pierre, c'est parce qu'ils ny peuuent atteindre, sa connoissance est au de là de leur capacité. L'homme a coûtume de blasmer ce qu'il ne peut comprendre, il ressemble au Renard de la Fable, qui blasmoit les raisins qu'il ne pouuoit auoir. Comme cet-

te science n'est donnée qu'aux Saints & sages Philosophes dont le nombre est petit, de là vient que la plupart la blasment. Les ignorans n'aiment pas les sciences, les esprits grossiers s'éloignent des Ecoles; ainsi le monde blasme nostre secret, parce qu'il est tout remply d'insensé, il l'estime impossible, parce qu'il aime l'ignorance.

Je dis bien davantage, il est extrêmement facile, du moins il n'est si difficile à trouver & à faire, que plusieurs Arts que le commun professe. Si les hommes n'avoient l'usage de nos verres, qui les croiroit possibles? Si la façon de faire le papier n'estoit encore connue, les hommes l'estimeroient douteuse. Il est ainsi de nostre Pierre, elle n'est pas commune, & partant est jugée impossible ou du moins difficile, & toutefois elle est plus facile à trouver & à faire que le papier, la poudre, le verre & autres choses que le commun fait en jouant. Et cer-

du Philosophe inconnu. 181
cesce n'est pas sans raison que mes
enfans l'appellent le jeu des fem-
mes, & enfans, veu qu'un enfant
instruit en la façon, la peut faire ex-
riant.

Mais d'où vient donc, me dira-tu
que de plus de cent mille qui y tra-
vaillent exactement à grand peine,
vn seul reüssira? Si elle est tant fa-
cile, d'où vient que depuis tant
d'années qu'on la recherche avec
passion, deux ou trois seulement
ont esté fortunez de sa possession?
D'où vient que tant de bons esprits
qui estonnoient les hommes de leur
subtilité, & par l'inuention de leur
rares merueilles, ont esté arrestez
en vn poinct que vous iugez facile?
S'ils ont percé les Cieux avec la
pointe de leur entendement, com-
ment ont-ils esté auengles sur la
terre?

De prime abord cecy est eston-
nant, neantmoins deux ou trois
poinctis considerez, tu n'a plus de
sujet d'admirer. Premièrement, bien

que la Pierre soit facile, le secret de la faire consiste en vn continüel raisonnement, dont fort peu sont capables, de mille, à grand peine en trouueras-tu vn qui sçache raisonner. Les hommes d'ordinaires s'amusent à prendre les Sciences dans leur superficie, les effleurant legerement & rarement, ils sondent jusqu'au fond, ils s'arrestent à des pointilles d'esprit qui sont imaginaires, laissant le fond de la doctrine où en la verité; dans ces pointilles l'on voit bien-tost la fin, l'esprit y trouue du diuertissement plüost que de la peine, c'est pourquoy il s'y arreste.

Considere de grace, comme au-iourd'huy les sciences humaines & diuines sont maniées dans les Ecoles. L'on fera des Traitez de cent pages pour les vniuersaux, pour sçauoir si Dieu fait des Estres de raison, s'il se promene dans les espaces imaginaires, si la figure de Galien est bonne. L'on propose des

questions en l'air qui ne seruent qu'à broüiller du papier, & sur le principal l'on passera assez legèrement. Quand ie vois de mon Trône les Docteurs de ce temps qui se disent Philosophes, ie ne sçay si ie dois, ou rire ou bien me plaindre. S'occupent-ils dans la Physique à rechercher la nature des choses? Examinent-ils les merueilleux ressorts de la nature? Ce leur est bien assez de donner quelque grotesque definition sans passer plus auant, parce que pour aller plus auant il faudroit raisonner, auoir l'esprit fort attentif; fort peu le sçauent faire. De cent nageans, bien peu sçauent plonger, de mille estudians, fort peu cherchent le fond. L'on dira en deux mots que la Physique est vne science naturelle, que son objet est le corps naturel. Après si l'on en veut parler vn peu plus en détail, quel est ce corps? Et d'où il vient? Comment il a esté fait? Quelles sont ses causes & principes? Ce

sera comme de pauvres égarés, ou comme des aveugles parleroient des couleurs, pour en discourir scientifiquement, il faudroit vn bon raisonnement.

Je dis donc que le secret de nostre Pierre est tres-facile en foy; mais il est vray que les hommes se le rendent impossible pour ne vouloir raisonner. C'est à dire, qu'il n'est difficile aux humains, que parce qu'il ne veulent pas estre hommes, c'est la premiere des raisons pourquoy si peu le font.

Secondement, pour dire ingénüement la verité, si la Theorie est facile & certaine aux hommes qui sont hommes, ie dis qui veulent raisonner; la pratique est beaucoup ennüyeuse, il faut estre sujet vn an & dauantage, à demeurer auprès de ses fourneaux, afin d'aider au besoin la nature, il faut congedier toute sorte d'affaires & d'occupations; il faut estre entierement à foy, la visite d'vn amy pourroit suf-

fir pour gaster l'ouvrage, en détournât le Philosophe, en vn temps qu'il ne deuroit point quitter. Et puis, les vaisseaux sont de verre, la matiere est fragile, vn venant à casser à-Dieu les esperances, il faut recommencer. Dis-moy combien en connois-tu qui puissent auoir vne pareille patience? Se captiuier vn an entier à regarder par le trou d'vn fourneau, & faire autres choses semblables. Est ce le propre des humains, dont l'esprit ne court qu'après la liberté?

La troisieme raison est prise de plus haut, leue les yeux au Ciel, & tu l'y trouueras. Je découure la haut vne certaine Prouidence, qui dispose & gouerne sagement toutes choses: laquelle ayant basty le monde dans vn ordre si beau, prend soin d'en empescher la ruine & la confusion, qui sans doute ne manqueroit pas d'arriuer; si chacuñ scauoit faire de l'or, il faudroit changer & renuerser tout l'Vniuers, si

chacun ſçauoit faire la Pierre, l'or & l'argent ſeroit commun comme la bouë, par ainſi il faudroit établir quelque autre inuention pour faire le commerce, vous n'aurez pas vne écuelle de laiët pour vne charge d'or, la rareté eſt celle qui fait priſer les choſes, & le prix ſeul entretient le commerce; dans le monde il n'y auroit que deſordre; Dieu pour cela empêche que ce ſecret ne ſoit commun.

Et puis, il ſonde iuſques au fond de nos cœurs, il connoiſt leur reſſorts & inclinations, il voit que la pluspart ſe damneront connoiſſant ce ſecret par le mauuais vſage, qui ſe ſauuent en eſtans ignorants. Il eſt vray que pluſieurs ne laiſſeroient pas de faire leur ſalut; comme ont eſté ces grands eſprits des ſiècles précédens; mais Dieu voit que connoiſſans noſtre ſecret, ils ne voudroient plus rien faire autre choſe, mépriſeroient toute occupation; car la ſcience de la Pierre a

du Philosophe inconnu. 187

cette propriété de posséder tout à fait vn esprit, & toutefois la haute Providence les a destinez à des autres desseins.

Dauantage, de mille qui trauail-
lent, & qui peut-estre en ont la
connoissance, fort peu auront l'in-
tention requise, celuy-cy n'aura
point d'autre but que de se faire
grand, l'autre d'enrichir ses parens,
l'autre de prendre ses plaisirs, d'a-
cheter vn Paradis terrestre à force
de monnoye.

C'est pourquoy Dieu empesche
l'issüe de leur labour, ne pouuant
seconder l'intention mauuaise, ce-
luy qui met la main à l'œuure, ne
doit auoir autre dessein que d'em-
ployer l'effet de son labour à secou-
rir les pauures, fonder les Hospi-
taux, deliurer les Captifs, & pro-
curer la gloire de son Dieu. De l'en-
treprendre à autre fin, c'est perdre
& son temps & sa peine, & non seu-
lement l'intention doit estre bonne,
la vie aussi doit estre sainte.

Pour les raisons sus alleguées, l'on a besoin en la pratique, du secours du tres haut : or est-il que le Ciel ne preste pas secours à vn homme qui luy est ennemy, il faut auoit vn cœur depuré & entier, dépoüillé des desirs de ce monde, & voüé entierement à Dieu.

Finalemēt si la pluspart des hommes auoient des remedes certains pour s'exempter ou se guarir des maladies, ils se laisseroient aller dedans le vice. La crainte de gagner quelque mal, ou de mourir bien-tost, les retient beaucoup plus que la crainte de Dieu. Mais ayant nôtre Pierre, l'on se pourroit preseruer & guarir de toutes infirmités, voire mesme de celles que nos Medecins appellent incurables. Voila pourquoy mon fils, bien que la Pierre soit possible & facile, si peu ont ce bien de la faire.

Je t'en pourrois donner encore d'autres raisons, mais ie vois bien que tu n'en doute pas, que tu vou-

drois déjà m'entendre discourir des moyens de la faire. C'est ce que je pretends ; mais puis que l'on n'y peut rien faire sans sujet , il est à propos de discourir en premier lieu de la matiere.

DISCOURS SECOND
de la matiere de la Pierre.

C'Est en ce poinct que tout le monde choppe , sçais-tu pas que tous ceux qui trauaillent s'arrestent tous à des matieres differentes , c'est toutefois vn de mes axiomes , que la matiere est vne.

Dieu a voulu dans la nature imprimer son Image , comme il est vn , & de cette vnitè deriuent trois Personnes , aussi a-t'il voulu que la matiere ne fut qu'vne ; & de cette vnitè sortissent les trois regnes , le mineral , le vegetal , & l'animal ; il ne faut qu'vne source pour faire diuers fleuues , vn grain de bled , vn sep de vigne

pour en auoir plusieurs.

Tout vient de l'vnité, dit le diuin Platon, & tout retourne à l'vnité.

C'est pourquoy la matiere & les principes de nostre riche Pierre, estans les mesmes que de tous les métaux, elle est sans doute vnique. Cette vnité, comme dans la nature, fera plusieurs pour ne faire plus qu'vn.

Or cette vnique matiere bien qu'elle soit commune, n'est pas conñue à vn chacun, tous la portent avec eux, & de cent mille vn seul ne la connoistra; tu ne peux faire vn pas sans la trouuer à ton chemin; car elle est hors de toy, aussi bien que dans toy, & toutefois le nombre est fort petit de ceux qui la connoissent, vn million la cherchent & pas vn ne la trouue.

Les vns la vont chercher parmy les herbes & les plantes, n'entendant pas ce que ie viens de dire, veu que trouuans dedans mes Livres, que toutes choses ont vn mesme

principe, lequel se rencontre par tout és Cieux comme à la terre, és herbes ainsi qu'és animaux, és pierres comme és hommes, il s'imaginent qu'il n'importe de quel lieu on la tire, ils ne voyent pas que dans les vegetales elle est déjà déterminée à vn genre diuers du mineral, & que la triant du vegetal il la faudroit remettre dans sa premiere indifference, ce que l'art n'a pas encore connu, & puis quand l'art le pourroit faire, il ne-sçauoit plus la conduire dans quel regne il voudroit. C'est vn ouurage de nature, d'autant que les hommes ignorent la proportion des éléments qu'elle a receüe en la naissance.

Laisse moy donc les herbes aux Jardiniers, pour faire des salades aux pauvres Alchimistes,

Pour la mesme raison, ceux qui prennent les éléments communs sont lourdement deceus; car quand ils pourroient auoir les éléments

dans leur premiere pureté, il n'est pas au pouuoir des humains de les regir selon leur volonté. C'est du ressort de la nature de faire dans les regnes la premiere determination, depuis-là seulement l'art peut mettre la main & non auparauant. Tiens donc pour maxime certaine, que pour faire la Pierre il ne faut point sortir du genre mineral, & que dans iceluy tu dois rencontrer tes principes; le dessein du secret est de pousser la nature metalique dans sa perfection, il faut donc prendre cette mesme nature : pour faire vn arbre l'on ne prend pas vn chien, pour conduire vne plante dans sa perfection, l'on ne s'amuse pas à arrouser & cultiuer des pierres, l'on cultiue la plante. Si tu veux porter la nature mineralc dans son plus haut degré de perfection, travaille donc sur la mesme nature, là tu trouueras le principe commun de chaque creature; mais déjà déterminé au genre que tu desire pousser, & partant

partant seul propre à ton dessein.

Je n'entends pas toutesfois assez pour seurer que tout ce qui est au genre métallique soit propre pour fournir ce principe. C'est l'erreur de plusieurs qui prennent l'or, l'argent, & les métaux vulgaires; les dissolvant par les eaux fortes, pensant tirer de leurs entrailles cette riche semence qui les a engendrez, ils n'ont pas tort de croire qu'elle y est, si fait bien de penser la pouvoit arracher, à raison de l'union inséparable des principes minéraux dans le métal formé, veu que pour lors ils sont determinez, & puis en leur productions mille superfluités se sont mêlées avec les principes, qui ne se peuvent ôster sans des peines incroyables. Je veux bien que l'eau forte dissolue, veu tu sçavoir comment? C'est en brisant & rongant les métaux, ces dissolutions ne sont que pieces des métaux & non pas la semence séparée des parties. Mais il est ridicule de prendre

(par exemple) vne piece d'un homme, vn bras ou vne jambe, & la jettée dans la matrice de la femme pour engendrer vn homme, c'est en faire le mesme.

2. Sçais-tu pas, que la matiere de la Pierre doit estre calcinée Philosophiquement sans l'operation ? C'est à dire sans mélange avec son propre souffre naturel, or est-il qu'un métal déjà formé ne peut-estre calciné de la sorte.

3. Comment pourrois-tu reduire les métaux dans leur premiers principes, leur composition estant si forte & si tenace? Comment oster le superflus qu'ils ont contracté en naissant? Je ne l'ay pas encore enseigné à personne.

Finalemēt ne vois-tu pas que les métaux formez, sont des pains cuits? Du pain cuit, l'on ne peut faire du Levain. Laisse donc les métaux encore qu'ils soient dans la nature metalique, & t'adresse hardiment parmy les mineraux.

Ne pense pas pourtant que tous soient propres à cette fin, d'autant que la plupart ont contracté en leur production, des taches ineffables par la vertu de l'art, & la semence metalique y est debilitée & comme sans vigueur.

Mais parmy tous, cherches en vn qui seult est necessaire, peux-je parler plus clairement? Dans iceluy tu trouueras les clefs du grand secret, c'est-là le Cabinet où je les ay caché. C'est la miniere de mes sages enfans, la semence metalique y est toute vigoureuse, elle n'a pas eu le temps de se debilater, & contracter des taches ineffables. C'est-la la matiere, mais certes il n'est pas la matiere. Prend de l'acier bien affiné, & ouvre luy les entrailles, & tu trouueras cette seconde matiere des Philosophes tant recherchée dés si long temps; mais sans acier bien raffiné & trauillé par la main d'un bon Maistre, n'en pense pas

venir à bout. Ce mineral est la fontaine cachetée, si tu l'ouure avec ton acier tu trouueras de l'eau, en dis-je pas encore assez? Cette eau est le Mercure des Sages Philosophes, cette eau est le menstruë du monde, cette eau est tout esprit, que dis-je, elle est corps & matiere; mais aussi elle est ame, elle est Soulphre, & Soulphre non brûlant, elle est le bain des éléments, c'est en icelle qu'ils sont vnis & mariez par vn secret de la nature, & puis determinez en genre mineral. C'est l'eau qui mouille & qui ne mouille pas, c'est l'eau de vie, & l'eau de mort, elle tuë & resuscite tout ensemble, elle est chaude, elle est froide, elle est seiche & humide, c'est l'eau qui sert à tous & que l'on ne voit pas, c'est l'eau legere qui pese grandement, c'est vne eau noire plus blanche que la neige, elle est boüeuse, mais elle est claire & crystalline, elle est puante & si elle recrée de son odeur suau-

ue, certes elle est sans couleur, aussi est-elle blanche, noire, i'aune, rouge, verte, & bigarrée comme vn parterre. C'est l'eau de nostre mer, les Philosophes y voguent heureusement, mais les souffleurs & Alchymistes y font naufrage. Pourquoi aussi souffler dessus la mer? Les vents y sont à craindre. C'est vne eau vile; mais elle est precieuse puis qu'elle est la mere de nos Dieux, les sept Planettes luy doiuent leur naissance.

Pour le comprendre souuiens-toy, que Dieu voulant créer le monde crea la premiere matiere. C'éroit vne pure substance que nous pouuons appeller quint-essence, toute la nature estoit cõprise & enclose en icelle, elle estoit comme vne eau, ou comme vne fumée chargée de froid & de tenebres, afin qu'elle puisse s'étendre en continüité; pour lors l'Esprit diuin se promenant dessus les eaux, fit apparoirre vne lumiere rejalissante de son Verbe diuin,

pour diuiser cette matiere. De la partie plus pure, il fit les Cieux, ces lumineuses voûtes qui entourent la terre, & ne sont differentes qu'en plus grande ou moindre pureté il fit le monde inferieur l'ayant diuisé en deux parts, de la plus pure il fit comme vne quint-essence, de laquelle il produisit les éléments, ces élemens iennes & vigoureux agissans fortement produisent des vapeurs, lesquelles se resoluent en eau, cette eau pour lors est dans l'indifference pour estre plante, métal, ou animal; mais par vn tout de main miraculeux de la nature elle est faite aussi-tost toutes choses, tu le peux bien considerer, mais non point penetrer. Là elle est faite plante, là animal, & icy mineral, elle produit cette merueille, iettant cette eau comme semence vniuerselle dans diuerses matrices, dans nostre genre mineral rencontrant vne matrice conuenable à ce genre, la voilà deter-

du Philosophe inconnu. 199
minée à la nature metalique, &
selon l'impureté ou pureté. De la
matrice, se forment les métaux dif-
ferents, car véritablement ils ne
diffèrent qu'en plus grande ou
moindre digestion en pureté.
Voire la nature en agissant pouf-
sant cette semence au regne mine-
ral, n'a pas dessein de faire autre
métail que l'or, & les autres ne
font que des ors commencez.
Mais il arrive de la sorte à cause des
superfluites qu'elle rencontre dans
les principes mineraux, & des con-
trarietez adjacentes à iceux qui
l'empeschent de pousser cette sub-
stance iusqu'au Ciel du Soleil, d'au-
tant que la nature ne repose jamais
dans le corps imparfait sinon con-
tre son gré, & ne tend jamais à
quelque estre imparfait, ou moins
parfait de sa premiere intention,
que comme au milieu pour aller à
sa fin. Mais il te faut noter soigneu-
sément, qu'auant que la semence
metalique soit enfermée dans vn

I iiij

métail, la nature l'a logée dans vn sel qui est nostre miniere, ce sel est vn vray mineral, voire c'est nostre miniere, & si tu veux traualier à la
» Pierre il faut que tu connoisse ce
» sel commun, connu & inconnu,
» que tu luy ouure les entrailles
» avec vn coutelas bien affilé, & tu
» verras nostre Mercure vnique &
» vraye matiere de nostre œuure,
» après ce n'en cherche dauantage,
» il est tout à fait impossible de par-
» ler plus clairement, si tu ne m'en-
» tend pas, croy tres-assurément
que tu est incapable du secret, si tu
m'entends, tu as de la matiere tout
ce qui se peut dire. Tu as cette eau
qui est nostre Mercure, vnique
principe de nostre œuure, comme
il l'est des métaux, l'ayant tu as
tout ce qu'il faut; garde toy bien de
chercher dauantage. Auant que de
l'auoir, il faut auoir ce sel, ce mi-
neral, où elle est renfermée, & de
l'acier pour la tirer (entend bien cet
acier,) mais l'ayant vne fois, garde

toy bien d'y mêler autre chose.

Tu me diras peut estre, que ie me contredis, puis qu'en plusieurs de mes escrits, i'enseigne que toute sorte de generation se fait par mâle & par femelle, & icy ie te dis que nostre Pierre, ainsi que les métaux, s'engendrent seulement par cette eau, sans y mettre autre chose. L'objection n'est pas sans fondement, & me force à te dire vn grand secret de l'art. Astu iamais leu parmy les escrits, que le Mercure des Philosophes estoit cette Venus. Hermaphrodite, il est donc mâle aussi bien que femelle. Cette eau est vraiment vn Mercure, elle est froide & humide, mais aussi elle est Soulfhre, elle est seiche & chaude tout ensemble; comme Soulfhre elle est mâle, comme Mercure elle est femelle; comme Soulfhre, il s'échauffe & desseiche, comme Mercure, il s'humecte & rafraichit soy-même, comme Soulfhre, afin que

les éléments estans ainsi deüement alterez & mêlez, arriuent au cercle de la Lune, si le Soulphre est blanc, ou au Ciel du Soleil s'il est rouge.

Cela estant tu possede trois belles veritez, la premiere que la Pierre est possible, la seconde que sa matiere est vne seule chose, & la troisieme qu'elle est'eau, & eau de nostre mineral, reste à te declarer comment elle se fait.

*DISCOVRSTROISIEME
de la façon de faire la
Pierre Philosophale.*

MOn fils, c'est beaucoup de sçauoir la matiere sur laquelle ont veut faire vn ouvrage; mais ce n'est pas assez si l'on ignore la façon. Tu sçais bien qu'une piece de bois est la matiere pour faire vne figure; toutefois tu ne sçauois la faire; sçauoir la matiere dont se compose nostre Pierre, c'est vn grand auantage; mais il est inutile si

l'on ne sçait comme il la faut conduire; je t'ay enseigné l'un, ie veux t'apprendre l'autre.

Tu dois sçauoir premierement que nostre eau ou matiere, a corps, ame, & esprit, d'autant que nostre Pierre doit auoir fixation & teinture, abondante ou du blanc ou du rouge, & encore subtilité & fusion pour fixer & pour teindre, & pour penetrer les métaux que l'on desire teindre & fixer en Soleil ou en Lune; il faut partant qu'elle ait corps, ame, & esprit; corps pour estre fixe, & pour fixer les autres; ame pour estre teinte & pour teindre les autres; esprit afin qu'ayant cette ame au corps, elle la communique penetratiuement, d'autant que l'esprit est le vehicule de l'ame & le milieu entre l'ame & le corps, voire le lieu des deux.

Cela présupposé, la composition de nostre Pierre consiste en cela seul, que ses principes estans bien preparez, le corps se subtilise en

l'esprit, & l'esprit se fixe dans le corps fusible, luy vnissant estroitement son ame : car veritablement cette operation n'est autre qu'une volation ou circulation des elements, le corps est terre & eau, l'esprit est eau & air, & l'ame est air & feu. D'où vient que l'esprit comme mediateur entre le corps & l'ame participant des deux; les lie & attachent tous deux indissolublement, en portant l'ame au corps & penetrant le corps.

Prends donc nostre acier raffiné qui est l'unique agent pourueu que tu l'entende bien, avec iceluy anatomise le Mercure & luy fait rendre le corps, l'ame & l'esprit. Rend moy ce corps robuste, cet esprit subtil & penetrant, & cette ame puissante. Puis subtilise ce corps dans l'esprit, fixe l'esprit au corps, vny l'ame par le moyen de l'esprit dedans ce mesme corps, & tu as le secret, il ne faudroit pas en dire davantage, tout esprit mediocre me

pourroit bien comprendre. Neantmoins puis que ie t'ay promis satisfaction entiere, ie suis contente de t'en parler plus en détail. Je dis donc que nostre Oeuure a quatre parties ou degrez principaux, par lesquels il est rendu parfait pour soy & pour les autres.

Le premier est nommé la preparation, le second corruption ou putrefaction, le troisieme generation, & le quatriesme multiplication, parlons de tous par ordre.

PREPARATION.

LE Philosophe doit sçauoir, que pour faire la Pierre, deux preparations de la matiere sont requises, l'une est externe & l'autre interne. L'externe ne fait rien autre chose, que tirer le Mercure de nostre sel ou mineral commun, avec nostre acier, le dépoüillant des feces, que nous nommons la terre morte, en un mot c'est l'extraction

de nostre vray Mercure en forme d'eau luisante, à guise d'un crystal ou d'un beau diamant. De celle-là ie n'entend pas parler icy, e'le est facile & sans difficulté: je suppose que tu as la matiere comme vne eau crystaline, & que tu la tire de nostre vraye miniere avec vne lance de feu. J'entend parler de la seconde qui est interieure, & le fondement de l'operation; c'est à dire, pour parler clairement, la preparation du Mercure des Philosophes, qui consiste en l'extraction des éléments meslez dans la semence minerale; & en la purgation d'iceux pour estre derechef soumis à la vertu de la semence, ie veux dire à la puissance minerale.

Les éléments en leur minerale coagulation, ont contracté mille soüilleures en la miniere; il est requis de les euaquer: il faut offer la terrestrité plus crasse & plus grossiere, qui pourroit empescher la penetration, il faut euaquer la super-

flüe aqnosité qui pourroit nuire à la teinture & vnion, il faut mettre dehors l'aërité la plus subtile, contraire à la fixation: il faut chasser l'igneité trop combustible, qui corrompoit la fusion & la teinture mesme. Dauantage en dépoüillant nôtre mercure de ses taches & ordures, tu dois par operation reïterée le rendre plus fort & rigoureux, accroistre la vertu minerale, afin qu'étant touïours maïstresse, tout le temps de l'ouurage elle pousse bien les principes de l'œuure.

Prend moy donc ton Mercure deuenu eau par la vertu de nostre acier, mets-le dans vn vaisseau, & fais-luy rendre gorge, fais qu'il te fasse voir vne petite Image de la diuinité, d'vn demande luy trois, après qu'il aura demeuré dans le Vaisseau vn mois Philosophique, ayant ces trois, dépoüille les de tous les accidens nuisibles à la fin de nostre cuire, les ayant dépoüilles, habille-les à l'auantage, cou-

ure-les du manteau de vigueur pour resister aux rigueurs des saisons par où ils passeront auant que se faire Elixir, dépouille & puis reuest les éléments; voilà la preparation, dépouille-les d'ordures & superfluitez, reuest-les de vigueurs, afin que les deuant par après réunir, tu ne fasse pas vne conjunction de choses immondes & debiles, pour vn effet parfait & vigoureux. Or ce dépouillement & cet habillage n'est autre chose que distillation reïterée de l'esprit & de l'ame, c'est trop dire.

CORRUPTION.

A Prés que tu as préparé les éléments, il te les faut soubmettre à la puissance minerale, pour estre diuersement mêlez & alterez, afin que selon leur diuerses mixtions & alterations, la vertu minerale chasse toutes teintures estrangeres. Les diuerses couleurs impar-

faites qui sont dans ce sujet estant tirez dehors, iusqu'à ce que tu voye paroistre la teste du Corbeau qui est la marque d'une parfaite corruption; car l'art desire allumer vne veritable teinture, ou de blanc ou de rouge, par le moyen de l'ame qui estant air & feu, teint en blanc & en rouge, ayant le blanc de l'air, & le rouge de feu. Or l'art ne peut pas communiquer ces deux teintures sinon après auoir exterminé les autres, & arriué au noir tres-noir, sous lequel est le blanc, & sous le blanc le rouge; car tu ne peux passer à vn extrême sans passer par vn milieu, ny monter à vn tres-haut degré sans passer au plus bas. Considere donc en quoy consiste la corruption, esteint les couleurs estrangeres par l'alteration diuerse & mixtion des elemens, fais les porter le deuil pour marque de la mort qui te sera vn indice assure d'une prochaine vie, corrompt hardiment afin que tu engendre, cette opera-

tion n'est pas trop dangereuse ; prend garde seulement à ne presser trop la matiere par ta Lance de feu, quaranté ou tant de iours te feront voir l'issuë.

GENERATION.

QVand tu verras la teste du Corbeau prend nostre couëtelas ; car il la faut couper , & mettre la Colombe à sa place. Pour ce faire tu n'as qu'à circuler les éléments, afin que la terre faite air, par le moyen de l'eau , & redeuenüe terre par vn sage regime , le corps se subtilise. Ce qui se fait en l'esprit, par lequel & auquel la terre subtilisée & passée en sa circulation , & par ce moyen l'eau la plus subtile conuertie en terre , & les couleurs estrangeres esteintes , paroist dans la terre seichée , ou le blanc , ou le rouge ; par le moyen du chaud aérien ou ignée. C'est pour cela que j'appelle cette partie la generation,

d'autant que la vertu minerale rendue forte & puissante par le progrès de l'operation, engendre les parfaites teintures.

Prend donc mon fils, la teste du Corbeau ; & par decoction augmentant le feu de quelque point, oste-luy sa noirceur ; quand tu verras qu'elle commence à la laisser, fais que la terre par le moyen de l'eau se conuertisse en air, & puis qu'elle se rende terre, ce qu'ayant fait diuerses fois, fais que l'air & le feu (les couleurs bigariées & estrangeres estant esteintes) allumée en cette terre seiche, & comme vne poudre impalpable ou le blanc ou le rouge ; car la Pierre que tu dois composer avec cette poudre, ne pourroit ny penetrer les corps si elle n'auoit la teinture & la subtilité.



MULTIPLICATION.

QVand tu aurast la poudre teinte ou en blanc ou en rouge; selon la Medecine & le ferment, prends-en vne partie que tu voudras & fais que l'air par le moyen de l'eau se congele en la terre, avec la mesme eau, & ce par plusieurs fois, ce que i'appelle lier & délier, en dissoluant & digerant souuent, afin que l'esprit se fixe dans le corps, & le faisant plus penetrant & plus subtil, il luy donne la fusibilité ou increation. Or par cette frequente digestion, la vertu minerale acquiert vne tres-grande perfection, & l'air ou bien le feu agissant par icelle en la terre seichée augmente la teinture & la fixation; afin que nostre Pierre puisse communiquer & l'vn & l'autre tres-abondamment aux métaux imparfaits, en vn mot c'est assez de scauoir que la multiplication se fait

par cela mesme qu'a esté faite la composition, & tu dois multiplier toujours iusqu'à ce que tu voye ta medecine couler sur le fer rouge sans fumée.

Or sus mon fils, est-tu content de moy, en veux-tu dauantage.

Vrayement, Madame, si ie n'étois satisfait d'un si beau, si clair & ample discours, ie serois sans doute infatiable, il me contrainct de confesser que ie n'ay plus à souhaiter en cette vie qu'une sainte retraite, ou ie puisse remercier & louer à loisir celuy qui m'a daigné favoriser de tant de graces. Ton dessein est louable, tâche de l'accomplir le plûtoft qu'il te sera possible, ie ne t'aurois iamais decouvert mon secret sinon pour te faire plus sage, & t'attacher entierement au Ciel, ne te laissant plus rien à souhaiter en terre; puisque la solitude est vn moyen tres-propre à cette fin, le choix que tu en fais me donne plaisir, & me ferme

la bouche pour te dire autre chose? Adieu mon cher enfant, ie prie le Ciel qu'il te benisse.

Comme la Sageſſe ſe fut retirée, ie m'en allay au logis tout content, ruminant le moyen pour paſſer le reſte de mes iours dedans quelque Hermitage, avec deſſein de faire participant de mon bon-heur vn mien compaignon de fortune, que ie ne pouuois m'empescher d'aimer, nonobſtant les diuers déplaiſirs qu'il m'auoit fait; mais i'en fus empesché par vne voye forte extraordinaire, pour des raiſons que ſa conſideration me commande de taire; depuis, i'ay pris vne ferme reſolution de ne parler iamais à perſonne du monde, que Dieu ne me l'inspire.

Voilà, Meſſieurs, toutes mes auantures dans la recherche du grand Oeuure, vous en pouuez, ſi vous voulez, faire voſtre profit, ſans qu'il ſoit beſoin de vous écrire dauantage. A Dieu donc & me

du Philosophe inconnu. 215
laissez aller dedans ma solitude
pour ne penser plus qu'à mourir,
pour viure dans le iour eternel, &
y trouver vne autre Pierre infini-
ment plus riche & plus heureuse,
Petra autem erat Christus.

F I N.



